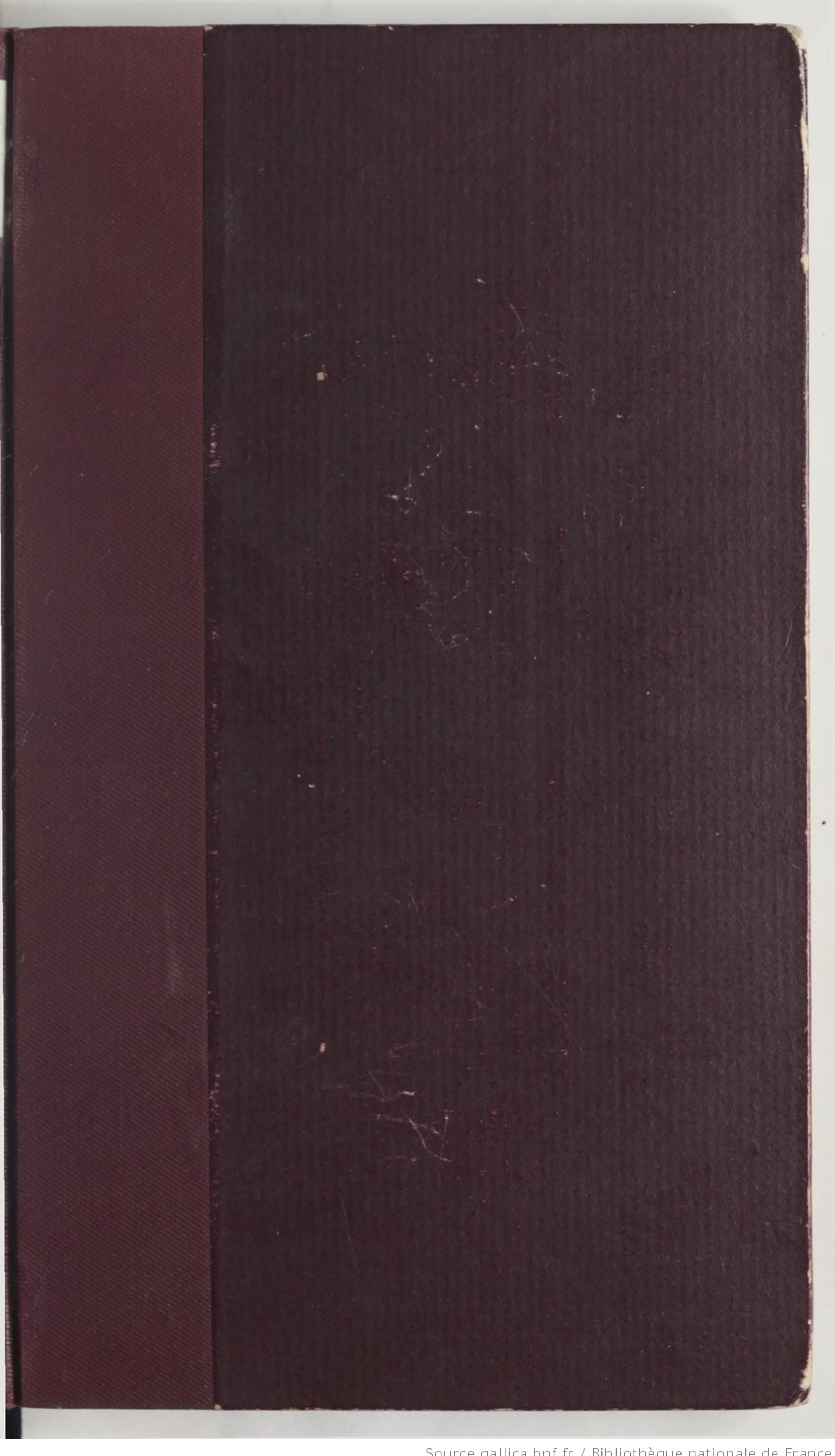


Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...





CONTES
FANTASTIQUES
DE
E. T. A. HOFFMANN.

IV.



CONTES

FANTASTIQUES.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
rue des Marais S.-G., n. 17.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

TRADUCTEUR DE VAN DER VELDE ET DE ZSCHOKKE,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME IV.



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

IV.



PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

LE

CHOIX D'UNE FIANCÉE,

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE.

CONTES FANTASTIQUES.

LE CHOIX D'UNE FIANCÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la nuit de l'équinoxe d'été de 1820, le secrétaire privé de la chancellerie, Tusmann, revenait d'un café de Berlin où il avait coutume de

passer chaque soir une couple d'heures, et regagnait sa demeure située dans la rue de Spandau. Le secrétaire privé était fort ponctuel et fort exact dans tout ce qu'il faisait. Il s'était accoutumé à ôter son habit et ses bottes juste au moment où les horloges des tours des églises de Marie et de Nicolas sonnaient onze heures, de sorte qu'au dernier retentissement de la cloche, il tirait son bonnet de nuit sur ses oreilles.

Pour ne point déroger à cette habitude, car onze heures commençaient déjà à sonner, il avait accéléré sa marche, et se disposait à déboucher de la rue de Spandau dans la rue Royale, lorsqu'un bruit singulier qui se fit entendre tout près de lui, le rendit immobile.

Sous la tour de la vieille maison de ville, il aperçut, à la lueur d'un réverbère, une longue et maigre figure,

couverte d'un manteau sombre; elle frappait avec violence à la porte d'un magasin de bijoux en fer, se reculait de temps en temps, soupirait et levait les yeux vers les fenêtres écroulées de la vieille tour.

— Mon digne Monsieur, dit avec bonhomie à cet homme, le secrétaire privé : vous vous trompez, aucune âme n'habite là-haut dans cette tour; et si j'en excepte un petit nombre de rats et de souris et une couple de hiboux, on n'y trouve même aucune créature humaine. Si vous avez désir d'acheter quelques anneaux de fer au marchand Warnatz à qui appartient cette boutique, il faudra vous donner la peine de revenir demain quand le soleil sera levé.

— Mon honorable M. Tusmann.....

— Secrétaire privé de chancellerie depuis plusieurs années, reprit Tus-

mann, en interrompant involontairement l'étranger, quoiqu'il se trouvât un peu déconcerté d'entendre prononcer son nom; mais l'autre n'y fit aucune attention, et continua du même ton : — Mon honorable M. Tusmann, vous vous trompez complètement sur le sentiment qui m'amène ici. Je n'ai nullement besoin d'anneaux de fer, et je ne songe pas le moins du monde au marchand Warnatz; c'est aujourd'hui l'équinoxe d'été, et je veux voir la fiancée. Elle a déjà entendu le battement de mon cœur et mes soupirs d'amour; et elle ne tardera pas à paraître à sa fenêtre.

En prononçant ces paroles, l'homme avait un ton si solennel et si lugubre, que le conseiller privé de chancellerie sentit une sueur froide ruisseler le long de tous ses membres. Le premier coup de onze heures retentit du haut de l'é-

glise de Sainte-Marie; en ce moment, un craquement se fit entendre à la fenêtre ruinée de la tour de la maison de ville, et une figure féminine y apparut. Dès que l'éclat de la lanterne eut éclairé ce nouveau visage, Tusmann murmura d'une voix lamentable: Oh! juste Dieu du ciel, oh! puissance céleste, que signifie donc cet affreux mystère!

Au dernier coup de l'horloge, et ainsi à l'heure où Tusmann tirait d'ordinaire son bonnet de nuit sur ses oreilles, la figure de femme disparut.

Il semblait que cette apparition merveilleuse eût mis le secrétaire privé hors de lui. Il soupira, gémit, contempla la fenêtre et murmura dans ses dents : Tusmann, Tusmann, pauvre secrétaire privé, garde bien ton cœur, ne te laisse pas abuser par le diable!

— Vous me paraissez fort affecté

de ce que vous avez vu, mon digne M. Tusmann ? dit l'étranger. — Moi, je n'ai voulu que voir la fiancée; mais vous, il me semble que vous avez autrement pris la chose.

— Je vous prie en grâce de ne pas me refuser mon pauvre titre, dit Tusmann ; je suis conseiller privé, et même, en ce moment, je suis un conseiller privé fort affecté, et, j'ose le dire, presque abattu. Pour vous, mon cher monsieur, vous m'excuserez si je ne vous donne pas le titre qui vous appartient, mais je ne puis le faire par l'ignorance où je suis touchant votre personne. Je me bornerai donc à vous traiter de conseiller privé; il en est un si bon nombre dans notre ville de Berlin, qu'on a peu de chances de se tromper en se servant de cette qualification. Veuillez donc me dire, monsieur le conseiller privé, quelle sorte de fian-

cée vous aviez dessein de voir ici à cette heure mystérieuse?

— Vous êtes, dit l'étranger, en élevant la voix, vous êtes un singulier homme, avec vos titres et votre rang. Si l'on est conseiller privé, lorsque l'on connaît mainte affaire privée, et que l'on est en état de donner un bon conseil, alors, sans doute, j'ai quelques droits à ce titre que vous m'accordez si gratuitement. Je m'étonne, au reste, qu'un homme aussi versé dans les vieux livres et dans les manuscrits rares que vous l'êtes, mon digne conseiller privé de chancellerie, ne sache pas que lorsqu'un initié, vous me comprenez bien, un initié, frappe à onze heures, dans la nuit de l'équinoxe, à la muraille de cette tour, la fille qui sera la plus heureuse fiancée de Berlin, jusqu'à l'équinoxe du printemps, vient lui apparaître à cette fenêtre que vous voyez là-haut.

— Monsieur le conseiller privé, s'écria Tusmann, subitement transporté de joie et de ravissement, mon digne conseiller privé, cela est-il réel!

— Il n'en est pas autrement, répondit l'étranger; mais que faisons-nous si long-temps dans la rue. Vous avez déjà passé l'heure de votre sommeil, nous allons aller droit au nouveau cabaret sur la place Alexandre : ce n'est que pour en apprendre davantage sur la fiancée, et afin que vous retrouviez la disposition calme que vous avez perdue tout à coup, je ne sais trop comment.

Le conseiller privé de chancellerie, était un homme singulièrement modéré. Son seul divertissement consistait à aller passer chaque soir dans un café, et à y parcourir les brochures nouvelles et les feuilles politiques, auprès d'un verre de bière. Il ne buvait

presque jamais de vin; seulement le dimanche, après le prêche, il allait prendre un verre de Malaga avec un biscuit. Tabler la nuit était pour lui un scandale; et il dut sembler inconcevable qu'il se laissât entraîner sans résistance, et d'un pas rapide, vers le cabaret de la place Alexandre.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, il ne s'y trouvait qu'un homme seul, assis à une table sur laquelle on voyait un grand verre rempli de vin du Rhin. Les rides de son visage, profondément creusées, annonçaient une haute vieillesse. Son regard était profond et pénétrant, et sa longue barbe annonçait un Juif resté fidèle aux mœurs de ses ancêtres. Il était vêtu à la mode antique, telle qu'on la portait de 1720 à 1730.

Mais l'étranger que Tusmann avait

rencontré était encore plus singulier à voir.

Un grand homme, décharné, mais musculeux, ayant en apparence cinquante ans. Son visage avait pu passer pour beau jadis; ses grands yeux étincelaient encore d'un feu juvénile sous deux sourcils noirs et épais, un front ouvert et libre, un grand nez en bec d'aigle, une bouche finement fendue, un menton gracieusement arrondi, tout cela n'eût pas fait distinguer cet homme parmi cent autres; mais son habit singulier et son manteau coupé à la mode de la fin du seizième siècle; mais son regard étincelant qui semblait s'échapper d'une nuit profonde, le son caverneux de sa voix, et sa manière d'être qui choquait toutes les formes du temps présent, c'était là sans doute ce qui inspirait en sa présence un sentiment funeste et étrange.

L'étranger fit un signe de tête au vieillard qui était à table, comme on fait à une vieille connaissance.

—Vous revois-je enfin après un aussi long temps, s'écria-t-il; êtes-vous encore toujours bien portant?

— Comme vous me voyez, dit le vieillard d'un ton grondeur; en bonne santé et toujours sur ces jambes; bien disposé et actif lorsqu'il le faut!

—C'est une question, c'est une question, s'écria l'étranger en riant lentement, et il commanda au garçon d'apporter une bouteille de vieux vin de France, en désignant la place où elle se trouvait dans la cave.

— Mon digne conseiller privé, dit Tusmann, je...

Mais l'étranger l'interrompit tout d'abord. — Laissez maintenant dormir tous les titres, mon digne M. Tusmann; je ne suis ni conseiller privé,

ni secrétaire privé de chancellerie, mais rien de plus ni de moins qu'un artiste qui travaille les nobles métaux et les pierres précieuses, et je me nomme Léonard.

— Ainsi un orfèvre, un bijoutier, murmura Tusmann à part lui, et il réfléchit alors qu'au premier aspect, il eût dû s'apercevoir que l'étranger ne pouvait être un conseiller privé; car son costume bizarre ne convenait guère à un personnage grave et titré.

Tous deux, Léonard et Tusmann, s'assirent auprès du vieillard qui les salua d'un grincement de dents presque semblable à un sourire.

Après que Tusmann, cédant aux pressantes invitations de Léonard, eut bu quelques verres de vin, la rougeur reparut sur ses lèvres pâles; ses regards devinrent plus hardis, le sourire anima ses traits, et il regarda

d'un air satisfait autour de lui, comme si les images les plus agréables de sa jeunesse se représentaient à sa pensée.

— Maintenant, dit Léonard, contez-moi sans détour, mon brave M. Tusmann, pourquoi vous vous êtes comporté si singulièrement, lorsque la fiancée a paru à la fenêtre de la tour? Nous sommes, que vous le croyiez ou non, nous sommes d'anciennes connaissances, et vous n'avez nullement besoin de vous gêner devant cet honnête homme.

— Oh Dieu! répondit le secrétaire privé de chancellerie, oh Dieu! mon honorable professeur, laissez-moi vous donner ce titre; car comme vous êtes, j'en suis persuadé, un habile artiste, vous pourriez être à bon droit professeur à l'académie des sciences. Ainsi, mon honorable professeur, comment pouvoir vous taire ce dont mon cœur est

rempli! Je marche, comme on dit, sur un pied de prétendant, et je songe à épouser à l'équinoxe de printemps une heureuse fiancée. Pouvais-je donc rester de sang-froid, mon honorable professeur, lorsqu'il vous a plu de me montrer une fiancée heureuse.

— Quoi, s'écria le vieillard, en interrompant le secrétaire privé, d'une voix glapissante, quoi! Vous voulez vous marier? vous êtes beaucoup trop vieux pour cela et laid comme un...

Tusmann fut tellement stupéfait de cette incroyable légèreté, qu'il lui fut impossible de répondre une parole.

— Ne prenez pas en mauvaise part les paroles de ce vieil homme, il n'a pas eu le dessein de vous offenser, comme il pourrait vous le sembler. Moi-même, je dois vous avouer que vous avez pensé un peu trop tard au

mariage; car vous approchez de la cinquantaine.

— Au neuf octobre, le jour de Saint-Denis, j'atteindrai ma quarante-huitième année, répondit Tusmann, avec quelque ressentiment.

— Qu'il en soit ce qu'il plaira au ciel, continua Léonard, ce n'est pas là le seul obstacle. Vous avez mené jusqu'ici une vie simple et innocente; vous ne connaissez pas le sexe féminin, et vous ne saurez comment vous tirer d'affaire.

— Quoi ! me tirer d'affaire, dit Tusmann au joaillier. Eh ! mon cher professeur, vous me prenez pour un homme bien léger et bien absurde, si vous croyez que je sois capable d'agir sans conseil et sans réflexion. Je pèse et je médite longuement chaque pas que je fais, et lorsque je fus frappé par la flèche de ce traître dieu que

les anciens nommaient Cupido, toute mon intelligence ne dut-elle pas se tourner à me former convenablement pour mon nouvel état? Quelqu'un qui doit passer un examen difficile n'étudie-t-il pas laborieusement les sciences sur lesquelles on doit l'interroger? Eh bien! mon honorable professeur, mon mariage est un examen auquel je me prépare assidûment, et que j'espère soutenir avec honneur. Voyez, mon digne professeur, voyez le petit livre que je porte toujours avec moi, et que je lis sans cesse, depuis que j'ai résolu d'aimer et de me marier; et venez vous convaincre par vous-même que je ne suis nullement sans expérience, bien que jusqu'ici, je l'avoue, j'aie été complètement étranger au sexe féminin.

A ces mots, le secrétaire privé tira de sa poche un petit livre relié en par-

chemin blanc, et il ouvrit le titre qui était ainsi conçu :

« Bref traité de la sagesse politique,
» où l'on apprend l'art de se conduire
» et de conduire les autres dans toutes
» les sociétés humaines, à l'usage et au
» profit de tous ceux qui songent à
» être sages, traduit du latin de mes-
» sire Thomasius, avec une table dé-
» taillée. Francfort et Leipzig, etc.
» Se vend chez les héritiers de Jean
» Gross. 1710. »

— Remarquez, dit Tusmann, en souriant doucement, remarquez comment le digne auteur parle au septième chapitre, du mariage et de la sagesse d'un père de famille.

« § 6. On doit surtout ne pas mettre
» de précipitation à en venir là. Celui
» qui se mariera dans son âge mûr,

» sera le plus avisé, parce qu'alors on
» est plus sage. Les mariages précoces
» font des époux sans frein, et ruinent
» à la fois le corps et l'âme. »

Et quant à ce qui concerne le choix de l'objet qu'on veut aimer et épouser, voici ce que dit l'admirable Thomasius :

« §. 9. La voie moyenne est la plus
» sûre. Qu'on ne prenne donc une
» femme ni trop belle ni trop laide, ni
» très-riche ni très-pauvre; qu'elle ne
» soit ni de trop haut rang, ni de con-
» dition trop basse, mais d'un état
» égal au nôtre; et pour les autres
» qualités, il faut toujours s'efforcer
» de les trouver modérées. »

— Je vois, dit l'orfèvre, qu'on ne saurait vous abuser, et que vous êtes grandement préparé à ce que vous

allez faire. Aussi parierais-je que vous avez gagné l'amour de la dame que vous courtisez.

— Je m'efforce de le faire par des soins et des complaisances, comme le recommande Thomasius; mais je ne lui prodigue pas des respects et des soumissions, car mon digne auteur nous apprend que la femme est un être imparfait, fort disposé à abuser de nos faiblesses.

— Je voudrais qu'il vous vînt une année noire à vous tous qui venez bavarder ici, et me troubler une heure tranquille où je comptais me reposer après avoir accompli mon grand œuvre!

C'était le vieillard qui parlait ainsi. L'orfèvre éleva la voix et s'écria : Silence, vieux compagnon; et soyez satisfait que l'on vous souffre ici; car vos façons brutales font de vous un

hôte peu gracieux qu'on devrait chasser. Ne vous laissez pas troubler par ce vieillard, mon digne M. Tusmann. Vous êtes porté pour le vieux temps, puisque vous aimez Thomasius; quant à moi, je suis même bien plus sincère, puisque je n'estime que le temps auquel se rattache l'habillement que vous me voyez. Oui, mon digne secrétaire privé, ce temps était bien meilleur que celui-ci, et c'est de cette époque que viennent les enchantemens que vous avez vus aujourd'hui à la maison de ville.

— Comment cela, mon digne professeur? dit le conseiller privé.

—Jadis, dit l'orfèvre, il y eut souvent de joyeuses noces à l'hôtel-de-ville, et ces noces avaient une tout autre mine que celles d'aujourd'hui! En général, je dois confesser que notre ville de Berlin était infiniment plus agréable et

plus variée qu'elle ne l'est maintenant où tout se jette dans un moule uniforme, et où l'on cherche dans l'ennui même le moyen de prolonger son ennui. Il y avait des fêtes, et des fêtes bien autrement ingénieuses que celles qu'on invente aujourd'hui. Quand je pense seulement à la manière dont l'électeur Auguste de Saxe fut amené, en 1581, de Cologne avec son épouse, son fils Christian, et traité magnifiquement avec tous ses seigneurs et quelques centaines de chevaux! Tous les bourgeois des deux villes, de Berlin et de Cologne, avec ceux de Spandau, étaient rangés, armés complètement, depuis la porte de Copenick jusqu'au château. Le jour suivant, il y eut un grand carrousel où l'électeur de Saxe, le comte Jost de Barby, avec plusieurs autres de la haute noblesse, parurent en armures dorées, ornées de têtes

de lion aux brassards, aux cuissards et à la salade, et les jambes couvertes de soie couleur de chair, pour imiter le costume des chevaliers payens. Des chanteurs et des joueurs d'instrumens étaient cachés dans une arche de Noé, magnifiquement dorée, sur laquelle était assis un enfant vêtu de soie couleur de chair, avec des ailes, un arc, et les yeux bandés, comme on peint Cupidon. Deux autres enfans couverts de belles plumes blanches, avec des masques formant un bec, conduisirent l'arche dont la musique se fit entendre à l'approche du prince. Puis on vit s'échapper de l'arche plusieurs colombes, dont l'une vint se percher sur le bonnet pointu de martre de notre gracieux électeur; elle battit alors des ailes et se mit à chanter un air fort agréable. Il y eut ensuite un tournoi à pied où parurent l'électeur et

le comte de Barby, dans un vaisseau tendu d'étoffe jaune et noire, et dont la voile était de brocard d'or; et l'enfant qui avait joué la veille le rôle de Cupidon, était assis au gouvernail, également vêtu de jaune et de noir et le menton orné d'une barbe grise. Autour du vaisseau, on voyait bondir et sauter grand nombre de seigneurs, avec des têtes et des queues de saumons, de harengs et d'autres joyeux poissons dont ils imitaient les manières, ce qu'ils faisaient avec une grâce infinie. Le soir à la dixième heure, on lança un beau feu d'artifice qui représentait un château assiégé, et qui dura deux heures.

Durant ce récit de l'orfèvre, le secrétaire privé donna toutes les marques de l'intérêt le plus vif. Il se frotta plusieurs fois les mains, approcha sa chaise, et vida fréquemment son verre.

— Mon honorable professeur, s'écria-t-il enfin d'une voix de fausset, ce sont des choses admirables que vous rapportez-là, et vous les contez comme si vous y aviez assisté en personne.

— Et pourquoi n'y aurais-je pas assisté? répondit l'orfèvre

Tusmann, ne comprenant pas le sens de ces paroles merveilleuses, se disposait à recommencer ses questions, mais le vieillard dit d'un ton grondeur à l'orfèvre : — Vous oubliez les plus belles fêtes que Berlin ait vues dans un temps que vous prisez si fort! Vous passez sous silence ces jours où les bûchers s'allumèrent sur le marché neuf, et où l'on vit couler le sang des malheureuses victimes à qui la superstition arrachait, à force de tortures, l'aveu de leurs prétendus crimes.

— Ah! dit le conseiller privé, vous voulez sans doute parler des procès de

sorcellerie qui avaient lieu dans les anciens temps. Oui, oui, c'était une chose fâcheuse, et nos lumières ont enfin mis un terme à tous ces maux.

L'orfèvre regarda singulièrement Tusmann et le vieillard, et il leur demanda enfin en souriant d'un air mystérieux : Connaissez-vous l'histoire de l'argentier juif Lippold, comme elle se passa en l'an mil cinq cent soixante-douze?

Avant que Tusmann pût répondre, l'orfèvre continua : L'argentier juif Lippold, qui possédait toute la confiance de l'électeur, qui dirigeait toutes les finances du pays, fut accusé de grandes tromperies et de menées coupables. Mais soit qu'il sût bien se disculper, ou qu'il eût d'autres moyens, il parvint à se laver de toute inculpation aux yeux du prince, et on s'attendit à le voir déclarer innocent. Seulement, une

garde bourgeoise le tenait encore à vue dans sa petite maison de la rue de Stralau. Il arriva alors que le Juif Lippold se fâcha contre sa femme, et que celle-ci lui dit en colère : « Si notre gracieux prince l'électeur savait quelle méchante pièce tu es, et quels tours infernaux tu peux faire avec ton livre d'enchantemens, ta peau serait bientôt froide. »— Cela fut rapporté au prince qui fit exactement chercher le livre d'enchantemens dans la maison du Juif Lippold. On le trouva enfin, et comme il y eut des gens capables de le lire, on reconnut sa méchanceté qui devint claire comme le jour. Il avait eu recours à d'infernales pratiques pour s'assurer de l'esprit du prince et gouverner par ce moyen tout le pays ; et la piété de l'électeur venait de le préserver des griffes de Satan. Lippold fut exécuté sur le marché neuf ; mais

lorsque la flamme consuma son corps et le livre d'enchantemens, il sortit de dessous le bûcher un gros rat noir qui alla se perdre dans les flammes. Beaucoup de gens tinrent ce rat pour le démon qui avait ensorcelé Lippold.

Tandis que l'orfèvre faisait ce récit, le vieillard avait appuyé ses deux bras sur la table, et il avait tenu son visage caché dans ses deux mains en gémissant, comme un homme qui éprouve des douleurs insupportables.

Quant au conseiller privé, il semblait ne pas donner grande attention aux paroles de l'orfèvre ; et lorsque l'histoire du juif fut terminée, il se tourna vers le narrateur et lui dit : Mais dites-moi donc, mon digne professeur, était-ce véritablement mademoiselle Albertine Vosswinkel qui répondait du haut de la fenêtre écroulée de la maison de ville?

— Quoi, s'écria l'orfèvre en le regardant d'un air sauvage, qu'avez-vous de commun avec mademoiselle Albertine?

— Mais, mon Dieu, répondit Tusmann intimidé, mais, mon Dieu, c'est la jeune demoiselle que j'ai entrepris d'aimer et d'épouser!

— Monsieur! s'écria l'orfèvre, les joues couvertes d'une rougeur sanguine, et les yeux étincelans; monsieur, je vois que vous êtes totalement fou ou possédé du diable! vous voulez épouser la jeune et charmante Albertine? vous, un vieux misérable pédant, à demi éteint? vous, qui, avec toute votre science de l'école, avec toute votre sagesse politique de Thomasius, ne voyez pas à quatre pas au-delà de votre nez! Ne vous permettez pas de semblables pensées, ou vous pourriez bien

encore vous faire rompre le cou dans cette nuit équinoxiale !

Le secrétaire privé était de sa nature un homme doux et ami de la paix, même un homme craintif, qui n'eût jamais proféré une rude parole, alors même qu'il eût été attaqué ; mais les paroles de l'orfèvre étaient trop accablantes, et d'ailleurs, Tusmann avait bu plus de vin qu'il n'avait coutume de le faire. Il se leva et s'écria d'une voix sinistre : Je ne sais nullement, monsieur l'inconnu, qui vous autorise à me parler de la sorte ? Je crois vraiment que vous voulez m'intimider par des jeux d'enfans, et que vous prétendez vous-même à l'amour de mademoiselle Albertine. Je comprends maintenant votre ruse, et je ne doute pas que vous n'ayez employé l'artifice de la lanterne magique, pour créer les illusions dont j'ai failli

être dupe; mais Dieu merci, je m'en tiens à de semblables choses, et vous vous êtes trompé de route, si vous avez espéré de m'abuser par des inventions aussi grossières.

— Prenez garde, dit nonchalamment l'orfèvre, prenez garde, Tusmann, vous avez ici affaire à des gens assez curieux !

Au même instant le visage de l'orfèvre se changea en un visage de renard, dont les yeux fauves lançaient des regards dévorans sur Tusmann, qui en tomba plein d'horreur sur son siège.

Le vieillard ne sembla nullement s'inquiéter de la transfiguration de l'orfèvre : Voyez donc l'aimable plaisanterie, dit-il en riant. — Mais ce sont là des jeux sans fruit, j'en sais de meilleurs et je connais des choses qui sont trop hautes pour toi, Léonard !

— Voyons donc, dit l'orfèvre qui

avait repris sa figure humaine, et qui s'assit tranquillement auprès de la table, voyons donc ce que tu sais faire.

Le vieillard tira de sa poche un gros radis noir, le nettoya, l'essuya proprement avec un couteau, le coupa en tranches fort minces et les posa sur la table.

Et chaque fois qu'il frappait avec force pour couper un fragment de radis, il tombait en retentissant une belle pièce d'or nouvellement empreinte, qu'il ramassait et qu'il jetait à l'orfèvre; mais dès que celui-ci touchait la pièce d'or, elle éclatait en mille étincelles et retombait en poudre : le vieillard semblait irrité de cette circonstance; il frappait sans cesse plus vivement les plaques de radis qui éclataient sans cesse avec plus de force dans les mains de l'orfèvre.

Le secrétaire privé était étourdi

d'horreur et d'effroi, enfin il surmonta la faiblesse qui le retenait sans mouvement sur son siège, et dit d'une voix tremblante : J'ai l'honneur de vous saluer bien humblement, mes honorables messieurs; puis il fit un bond et s'élança hors de la taverne.

Dans la rue, il entendit les deux personnages qui riaient aux éclats. Il s'enfuit rapidement; son sang se glaçait dans ses veines.

CHAPITRE II.

Le jeune peintre, Edmond Lehsien, avait fait connaissance avec le merveilleux orfèvre Léonard, d'une façon moins désagréable.

Edmond dessinait d'après nature un beau groupe d'arbres, dans un en-

droit solitaire du jardin botanique, lorsque Léonard s'approcha de lui, et lui frappa sans cérémonie sur l'épaule. Edmond ne se laissa pas troubler, et continua de dessiner, jusqu'à ce que l'orfèvre s'écriât : C'est un singulier dessin que vous faites là, jeune homme; après tout, ce ne sera pas un arbre, mais toute autre chose.

— Remarquez-vous donc quelque chose, Monsieur? dit Edmond, les yeux étincelans.

— Sans doute, reprit l'orfèvre. Il me semblait voir s'avancer, du milieu de ces épais feuillages, toutes sortes de figures singulièrement mélangées, tantôt des jeunes filles, tantôt des animaux bizarres, des fleurs, et cependant le tout représente assez bien ce groupe d'arbres, à travers lesquels étincelle si joyeusement le soleil du soir.

— Eh ! Monsieur, s'écria Edmond, ou vous avez un sens profond et un œil bien pénétrant, ou j'ai été plus heureux en ce moment que jamais à reproduire mes pensées intimes. Ne vous semble-t-il pas aussi, à vous, quand vous vous abandonnez dans la contemplation de la nature, comme si des millions de créatures vous lançaient des regards étincelans, du milieu des buissons et des feuillages ? C'est là ce que je voulais réaliser dans cette composition, et je vois que j'ai réussi.

— Je comprends, dit Léonard, d'un ton sec et avec froideur, vous voulez vous donner carrière libre de toute étude, et vous réjouir dans le jeu de votre imagination.

— Nullement, Monsieur, répondit Edmond. Je regarde comme une étude excellente, comme la meilleure expé-

rience, cette manière de travailler d'après la nature. C'est là que je trouve la poésie véritable; et il faut que le peintre de paysage soit poète, comme le peintre d'histoire, sinon il ne sera jamais rien.

— Le ciel nous aide! s'écria Léonard. Et vous aussi, mon cher Edmond?

— Quoi! dit Edmond, à l'orfèvre, vous me connaissez, Monsieur?

— Et pourquoi ne vous connaîtrais-je pas? répondit Léonard. J'ai fait votre agréable connaissance dans un moment dont vraisemblablement vous ne vous souvenez guère; au moment de votre naissance. Pour le peu d'expérience du monde que vous aviez alors, vous vous conduisîtes fort convenablement et avec beaucoup de sagesse, car vous causâtes fort peu de douleur à madame votre mère, et vous fîtes un

petit cri pour demander à voir la lumière du jour, qu'à ma demande on ne vous refusa pas, vu qu'elle exerce, selon l'avis des plus grands médecins, une bien heureuse influence sur les développemens des forces physiques et morales dans les nouveaux nés. Votre père laissa éclater une joie singulière, et se mit à sauter dans la chambre, en chantant l'air de la flûte enchantée : « Les hommes qui sentent » l'amour, etc. » Puis il mit votre petite main dans la mienne, et me pria de dresser votre horoscope, ce que je fis aussitôt. Je revins souvent dans la maison de votre père, et chaque fois vous daignâtes agréer les bonbons et les pistaches que je vous apportai. Je partis ensuite pour mes voyages; vous étiez alors âgé de six ou de sept ans. Enfin, je vins à Berlin, et j'appris avec plaisir que votre père vous avait en-

voyé ici de Muncheberg, afin de vous faire étudier les nobles arts du dessin, pour lesquels votre village se trouve assez peu fourni en tableaux, marbres, bronzes, pierres précieuses et autres trésors antiques.

— Monsieur, dit Edmond, maintenant tous les souvenirs de mon enfance se réveillent. N'êtes-vous pas maître Léonard ?

— Sans doute, répliqua l'orfèvre, je me nomme Léonard et non autrement; cependant je m'étonnerais fort que vous eussiez gardé quelque souvenir de moi.

— Et cependant, reprit Edmond, il en est ainsi. Je sais que je me réjouissais fort chaque fois que vous paraissiez dans la maison de mon père, parce que vous m'apportiez toujours quelque friandise, et que vous vous occupiez beaucoup de moi; mais je sais

aussi que votre vue me faisait toujours éprouver un certain effroi qui durait souvent encore après votre départ. Cependant ce sont les récits que mon père faisait de vous, qui ont conservé si vivement votre souvenir dans mon âme. Il se vantait de votre amitié, et disait que vous l'aviez tiré avec beaucoup d'adresse de mille affaires embarrassantes et fâcheuses. Il parlait surtout avec enthousiasme de vos profondes connaissances dans les sciences occultes; il prétendait que les puissances secrètes de la nature étaient à vos ordres ; veuillez me pardonner, il donnait clairement à entendre, qu'à voir la chose au grand jour, vous pourriez bien être Ahasverus, le juif errant!

— Pourquoi pas le preneur de rats de Hameln ou le vieux *partout et nulle part*, ou bien le petit Pierre, ou

bien même un génie! s'écria l'orfèvre; mais il est vrai, et je ne veux pas le nier, qu'il y a en moi quelque chose de particulier dont je ne puis parler sans exciter la malveillance. Il est vrai aussi que j'ai rendu de grands services à votre père au moyen des sciences occultes; il était surtout fort heureux de l'horoscope que je tirai après votre naissance.

— Eh bien, dit le jeune homme en rougissant, votre horoscope n'avait rien de bien réjouissant. Mon père m'a toujours répété que votre dire était que je deviendrais quelque chose de grand, soit un grand artiste, soit un grand fou. Du moins, c'est à cette prophétie que je dois la permission que m'a donnée mon père de suivre la carrière qui me plaisait. Croyez-vous encore que votre horoscope s'accomplisse?

— Oh ! très-certainement, répondit l'orfèvre avec froideur, il n'en faut pas douter; car vous êtes dans ce moment en excellente route pour devenir un grand fou.

— Comment, monsieur! dit Edmond stupéfait. Vous me dites de telles choses face à face? vous.....

— Il dépend entièrement de toi, dit l'orfèvre en l'interrompant, d'échapper à la fâcheuse alternative de mon horoscope et de devenir un grand artiste. Tes dessins, tes esquisses annoncent une imagination pleine de vie et de richesse; une force d'expression pleine de vigueur, une hardiesse et un art infinis; sur de tels fondemens, on peut bâtir un solide édifice. Renonce à toutes les exagérations à la mode, et adonne-toi entièrement aux études sérieuses. Je me réjouis de voir que tu vises à la dignité et à la simplicité des

vieux peintres allemands; mais ici même tu dois éviter les écueils où tant d'autres sont venus échouer. Il faut sans doute un sentiment profond, une âme vigoureuse pour résister au mol engourdissement de l'art moderne, pour s'emparer de l'esprit et du faire des anciens peintres, et pour pénétrer dans le sens de leurs tableaux. Ce n'est qu'en arrivant à ce degré de force qu'une exaltation véritable produit des ouvrages dignes d'un meilleur temps et exempts de l'imitation aveugle qui nous guide depuis si long-temps. Mais aujourd'hui les jeunes gens se figurent que lorsqu'ils ont tracé un tableau avec de longues figures, raides et cassantes, des visages d'une aune, des vêtemens empesés et anguleux, encadrés dans une fausse perspective, ils ont peint à la manière des anciens grands maîtres. Ces contrefacteurs sans

vie et sans génie ressemblent assez aux paysans qui marmottent à l'église des paroles latines dont ils ignorent le sens, mais dont, à force de pratique, ils savent psalmodier la mélodie.

L'orfèvre parla encore longuement sur la théorie de la peinture, et donna à Edmond des préceptes si parfaits, que celui-ci lui demanda avec étonnement, comment il se faisait qu'il ne fût pas peintre, lui qui connaissait si bien les secrets de l'artiste, et qu'il vécût ainsi dans l'ombre sans s'efforcer de donner une impulsion aux beaux-arts, aux progrès desquels il pourrait si facilement contribuer.

— Je t'ai déjà dit, répondit l'orfèvre, d'un ton très-doux et très-grave, qu'une longue, et même une merveilleuse expérience, a aiguisé mon jugement et mon regard. Quant à ma manière de vivre, je sens que je paraîtrais sin-

gulier en tous lieux; ainsi le veut, non pas seulement mon organisation, mais le sentiment d'une certaine puissance qui réside en moi, et qui troublerait ma vie tranquille. Je pense sans cesse à un homme qui pourrait être mon bisaïeul, et auquel je me suis si bien identifié en esprit et en chair, que souvent il me vient la singulière pensée que je suis lui. Je ne parle de personne autre que du Suisse Léonard Turnhauser de Thurm, qui vivait ici à Berlin, vers l'an 1582, à la cour de l'électeur Jean Georges. Autrefois, comme tu le sais sans doute, chaque chimiste était un alchimiste, et chaque astronome s'appelait un astrologue; Turnhauser était l'un et l'autre. Il est certain toutefois, que Turnhauser opérait les choses les plus remarquables, et qu'il passait pour un grand médecin. Il avait néanmoins le défaut de vanter partout sa

science, de se mêler de tout, et d'apporter en toute occasion sa personne et ses conseils. La haine et l'envie se dirigèrent contre lui; il arriva qu'un jour, on persuada à l'électeur que Turnhauser savait faire de l'or, mais celui-ci, soit qu'il ne sût vraiment pas en faire, soit que d'autres motifs le retinssent, refusa opiniâtrément de se mettre à l'œuvre. Les ennemis de Turnhauser arrivèrent alors, et dirent à l'électeur : Savez-vous bien quel compagnon éhonté est cet homme? il se vante de connaissances qu'il n'a pas, et il pratique la sorcellerie et des pratiques juives qu'il doit expier par une mort infamante, comme le Juif Lippold. Turnhauser avait été orfèvre, on le sut, mais on lui disputa toute la science qu'il avait réellement montrée. On prétendit même qu'il n'avait pas fait lui-même les écrits pleins de

sens et les savans pronostics qu'il avait mis au jour; bref, la haine, l'envie, la calomnie, firent si bien, que pour échapper au sort du Juif Lippold, il se vit forcé de quitter secrètement Berlin et la Marche de Brandenhorern. Ses ennemis répandirent le bruit qu'il s'était retiré dans les rangs des papistes, mais cela n'est pas véritable. Il alla en Saxe, et exerça son état d'orfèvre, sans renoncer à la science.

Edmond se sentit irrésistiblement entraîné vers le vieil orfèvre, et celui-ci le récompensa de l'amitié que le jeune peintre lui témoigna, non pas seulement en continuant à se montrer pour lui critique savant et rigoureux, mais en lui enseignant certains secrets pour la préparation des couleurs, que possédaient les anciens peintres, et qu'il conservait avec le plus grand soin.

C'est ainsi que se forma, entre Edmond et le vieux Léonard, une liaison comme celles qui s'établissent entre un jeune disciple plein d'espérance, et un vieux maître tout rempli de science.

Il arriva bientôt après, que par une belle soirée d'été, chez le suisse du jardin botanique, pas un des cigarres du conseiller, Melchior Vosswinkel, ne voulut brûler. Le conseiller les jeta à terre l'un après l'autre, en s'écriant: Oh! Dieu, ai-je donc fait venir à grands frais des cigarres de Hambourg, pour me voir troubler dans le plus doux de mes plaisirs. Cela n'est-il pas déplorable!

Il adressait en quelque sorte ces paroles à Edmond, qui était assis auprès de lui, et dont le cigarre fumait joyeusement.

Edmond, bien qu'il ne connût pas

le conseiller, tira aussitôt de sa poche une boîte remplie de cigarres, et la tendit amicalement à l'infortuné.

Le conseiller, plein de joie, en prit un, et à peine l'eut-il approché de la flamme, qu'il vit de légers nuages gris argentés se dérouler et gravir en colonnes tournoyantes. — Mon cher Monsieur, s'écria-t-il, vous me tirez d'un embarras véritable. Je vous remercie mille fois, et j'aurai presque l'indiscrétion de vous demander un second cigarre, lorsque j'aurai vu la fin de celui-ci.

Edmond répondit qu'il pouvait disposer de sa boîte, et ils se séparèrent. Mais lorsque l'obscurité commença à se répandre, et qu'Edmond, tout occupé d'une figure qu'il avait en pensée, s'appuyait nonchalamment sur sa table, le conseiller se trouva subitement devant lui, et lui demanda la

permission de prendre un siège auprès du sien. Edmond éprouvait alors le besoin de respirer l'air, et il se disposait à lui céder sa place, lorsqu'il aperçut une jeune fille ravissante, assise près de la table que le conseiller venait de quitter.

— C'est ma fille Albertine, dit le conseiller à Edmond, qui oublia, dans son embarras, de saluer la jeune fille. Il venait de reconnaître, dans Albertine, une charmante personne qu'il avait trouvée arrêtée devant un de ses tableaux, à la précédente exposition. Elle expliquait avec perspicacité, à la femme âgée et aux deux jeunes filles qui étaient avec elle, le sens de ce tableau fantastique; elle pénétrait dans le dessin, dans les groupes; elle vantait le maître qui avait produit cette œuvre, et remarquait que ce devait être un jeune artiste plein d'espérance,

qu'elle eût bien voulu connaître. Edmond était derrière elle, et dévorait avec ardeur les louanges qui découlaient de ses jolies lèvres. Le cœur palpitant de joie et de crainte, il n'osait prendre sur lui de se présenter comme l'auteur de ce tableau. En ce moment, Albertine laissa tomber son gant qu'elle venait d'ôter pour désigner une partie du tableau. Edmond se baissa vivement pour le relever, Albertine en fit autant, les deux têtes se choquèrent, et Albertine laissa échapper un cri de douleur.

Edmond se recula avec effroi, et marcha si rudement sur les pieds de la vieille, qu'elle en poussa des cris affreux. On accourut de toutes les salles, toutes les lorgnettes se tournèrent sur le pauvre Edmond, on entoura Albertine, on frotta son front avec une liqueur spiritueuse, et le

malheureux Edmond n'eut d'autre ressource que de s'échapper au bruit des huées et des éclats de rire.

Déjà, dans ce moment critique, l'amour avait frappé le cœur d'Edmond, et le sentiment douloureux de sa gaucherie l'empêcha seul de chercher la jeune fille dans tous les coins de la ville. Il ne pouvait se représenter Albertine, autrement que le front gonflé, les yeux pleins de colère, et lui adressant mille reproches; apparition peu gracieuse, peu faite pour nourrir un sentiment tendre.

Mais, en ce jour, il ne restait nulle trace de ces symptômes. Il est vrai qu'Albertine rougit excessivement en apercevant le jeune homme, et qu'elle parut perdre toute contenance; mais lorsque le conseiller eut demandé à Edmond son nom et son état, elle se mit à sourire gracieusement et félicita

le jeune artiste dont les productions l'avaient si fortement émue.

Ces paroles frappèrent Edmond comme un coup électrique. — Ainsi vous êtes un peintre, dit le conseiller, et même un excellent peintre, ainsi que l'assure ma fille Albertine qui s'entend fort bien à de semblables choses. Cela me réjouit excessivement, j'aime la peinture par-dessus tout, ou plutôt l'art, pour parler comme ma fille Albertine. Je suis aussi un connaisseur, et l'on pourrait aussi peu me tromper que ma fille Albertine, car nous avons des yeux. Dites-moi donc, mon cher peintre, dites-le moi bonnement, sans modestie, n'est-ce pas, vous êtes le brave artiste dont je vois les tableaux tous les jours en passant; vraiment je ne puis m'en détacher tant je me complais à leurs belles couleurs.

Edmond ne comprenait rien aux dis-

cours du conseiller; enfin il apprit à force de questions que Melchior Vosswinkel n'avait en vue d'autres tableaux que les plateaux en laque de la Chine, qu'il voyait chaque jour en passant dans le beau magasin de Stobwasser, sur la promenade des Tilleuls. Un ami du conseiller vint le rejoindre et délivrer Edmond de ses fades complimens, en lui laissant la liberté de s'entretenir avec Albertine.

Tous ceux qui connaissent mademoiselle Albertine Vosswinkel savent qu'elle est la jeunesse, la beauté et la grâce en personne, qu'elle s'habille à la dernière mode, qu'elle chante les airs les plus nouveaux, et qu'elle a reçu des leçons de forté-piano de Lauskar; personne n'ignore non plus qu'elle excelle dans la danse, qu'elle dessine les fleurs à se méprendre, et qu'elle est d'un tempérament gai et agréable.

Chacun sait aussi qu'elle porte dans un petit livre de maroquin doré sur tranche, les pensées de Goëthe, de Jean Paul et d'autres hommes supérieurs, écrites avec un soin infini, et surtout qu'elle ne commet jamais une faute de grammaire.

L'entretien dura long-temps. Mademoiselle Albertine déploya beaucoup de sentimentalité, de goût poétique, elle cita des vers, et vanta l'influence des beaux-arts sur les belles âmes; Edmond devenu plus hardi, et encouragé par l'obscurité, prit la main d'Albertine et la pressa contre son cœur; Albertine retira sa main, mais seulement pour la délivrer d'un joli gant glacé et l'abandonner à l'heureux Edmond qui la couvrit de baisers.

— Allons, la soirée devient froide! s'écria le conseiller en revenant. Je voudrais bien avoir pris un manteau.

Enveloppe-toi dans ton schall, Albertine; c'est un schall turc, mon cher peintre, il m'a coûté cinquante bons ducats; enveloppe-toi bien, Albertine. Adieu, mon cher ami.

Edmond guidé par un tact profond, saisit ce moment pour ouvrir sa boîte et offrir un nouveau cigarre au conseiller.

— Je vous fais mes remercîmens bien humbles; vous êtes un homme d'une complaisance infinie, dit le conseiller. La police ne permet pas qu'on fume en traversant le jardin botanique; c'est pour cela que le cigarre me semblera meilleur.

Tandis que le conseiller s'approchait d'une lanterne pour allumer son rouleau de tabac, Edmond offrit timidement son bras à Albertine. Elle l'accepta sans façon, et le conseiller parut

avoir compté lui-même, qu'Edmond reviendrait avec eux à la ville.

Quiconque a été jeune et amoureux, ou l'est encore (il est des gens à qui ces deux choses ne sont jamais arrivées) va s'imaginer qu'Edmond marchant auprès d'Albertine, se crut au milieu des cieux, errant dans l'Élisée avec un ange.

D'après les idées de Rosalinde dans : *Comme il vous plaira* de Shakspeare, les symptômes qui font reconnaître un amoureux sont : les joues tombantes, les yeux bordés de bleu, une barbe en désordre, les jarretières détachées, un bonnet mal mis, des manches déboutonnées, des souliers non bouclés et une insouciance extrême dans toutes les actions. Il est vrai qu'Edmond n'avait pas tous ces symptômes de l'amoureux Orlando; mais de même que lui ruinait tous les jeu-

nes arbres en traçant sur leur écorce le nom de Rosalinde, ainsi Edmond consomma une incroyable quantité de papiers, de toile et de couleurs pour dessiner l'image de sa belle. Et comme il laissait échapper une énorme quantité de soupirs, l'état de son cœur ne put échapper au vieil orfèvre. Lorsque celui-ci l'interrogea, Edmond n'hésita pas à lui découvrir sa passion.

—Tu n'y songes pas, lui dit Léonard? C'est une chose fâcheuse que d'aimer une fiancée, Albertine est à peu près promise au secrétaire privé Tusmann.

Edmond éprouva à cette nouvelle un désespoir peu commun, Léonard attendit paisiblement la fin du premier paroxisme, et lui demanda s'il songeait sérieusement à épouser Albertine. Edmond lui jura que c'était là le plus grand désir de sa vie, et Léonard lui promit de l'aider à écarter son rival.

Nous avons vu dans le premier chapitre comment l'orfèvre commença ses opérations contre le secrétaire privé.

CHAPITRE III.

D'APRÈS tout ce que le lecteur a déjà appris du secrétaire privé, Tusmann, il lui est sans doute facile de se représenter l'homme et ses manières. Toutefois, j'ajouterai quant à ce qui concerne son extérieur, qu'il était de

petite stature, chauve, un peu contourné, et le visage passablement grotesque. A son habit coupé à l'antique mode, avec de longues basques, se joignaient une veste d'une longueur excessive, et des souliers qui rendaient en marchant le même son que les bottes d'un courrier; et comme le conseiller ne procédait jamais que par bonds rapides et irréguliers, lesdites basques presque sans cesse agitées par le vent, ressemblaient fort à une paire d'ailes. Bien que ses traits eussent une expression singulièrement comique, le sourire de bonté qui régnait sur ses lèvres, disposait chacun en sa faveur, et l'on se sentait disposé à l'aimer tout en riant de sa pédanterie et de sa gauche tournure. Sa passion favorite était la lecture. Il ne sortait jamais sans avoir rempli ses deux poches de livres. Il lisait partout où il allait et où il s'arrê-

tait, dans les promenades, à l'église, dans les cafés; il lisait sans choix tout ce qui se trouvait sous sa main, pourvu qu'il y fût question de l'ancien temps, car il haïssait le nouveau. C'est ainsi qu'il étudiait dans un café, un traité d'algèbre, le lendemain le règlement de cavalerie de Frédéric-Guillaume Ier, et le merveilleux livre intitulé : « *Cicé-* » *ron présenté comme grand bavard et* » *grand gausseur, en dix discours,* » 1720. » Avec cela, Tusmann était doué d'une effroyable abondance de mémoire. Il avait coutume de noter tout ce qui le frappait dans un livre, et puis de parcourir ces notes qu'il n'oubliait plus jamais. Il en résulta que Tusmann devint un Polyhistor, un vivant dictionnaire de conversation qu'on feuilletait chaque fois qu'on avait besoin d'un renseignement sur les sciences ou sur l'histoire. S'il arrivait

par grand hasard qu'il ne fût pas en état de le fournir, il allait fouillant sans relâche toutes les bibliothèques jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, et revenait alors joyeusement l'apporter. Il est aussi à remarquer que tout en lisant, et en apparence enterré dans son livre, il entendait tout ce qui se disait autour de lui. Souvent il lançait dans la conversation un propos qui se trouvait fort à sa place, et s'il arrivait qu'on dît quelque chose d'humoristique et de plaisant, il donnait son assentiment par un rire bruyant et sonore, sans lever les yeux de son livre.

Le conseiller Vosswinkel avait été à l'école des moines gris avec le secrétaire privé, et là s'était établie l'étroite liaison qui durait encore entre eux. Tusmann voyait grandir Albertine, et à sa fête il lui avait baisé la main avec une galanterie qu'on n'eût pas soup-

çonnée en lui. Dès ce moment, le conseiller conçut l'idée de marier son camarade d'école avec sa fille. Le conseiller espérait que Tusmann se contenterait d'une somme modique; cette considération l'emporta sur toutes les autres; et au dix-huitième anniversaire de la naissance d'Albertine, il fit part de son projet au secrétaire privé. Celui-ci en parut fort effrayé. Il ne pouvait s'habituer à la pensée hardie de consommer un mariage, et surtout avec une fille jeune et charmante. Peu à peu il s'y accoutuma cependant, et il déclara au conseiller qu'il était résolu de franchir le pas difficile : car comme celui-ci l'embrassa en l'appelant son cher gendre, Tusmann se regarda déjà comme l'époux d'Albertine, sans que celle-ci eût encore le moindre pressentiment de ce qui devait lui advenir.

Au lever du jour, qui suivit la nuit

de son aventure dans le cabaret de la place Alexandre, le secrétaire privé de chancellerie se précipita, pâle et défait, dans la chambre du conseiller Melchior Vosswinkel. Le conseiller ne fut pas peu effrayé, car Tusmann ne le visitait jamais à cette heure, et tout son extérieur annonçait quelque chose de funeste.

— Mon cher secrétaire, s'écria-t-il, d'où viens-tu de la sorte? Qu'est-il donc arrivé?

Tusmann se jeta, d'un air épuisé, dans un fauteuil, et après avoir repris haleine durant quelques minutes, il dit d'une voix tremblante :

— Mon cher conseiller, tel que tu me vois avec ces habits, et la sagesse politique de Thomasius dans ma poche, je viens de la rue de Spandau, où je me suis promené de long en large, depuis hier minuit. — Je n'ai pas fait

un pas vers ma maison, je n'ai pas vu l'ombre d'un lit, je n'ai pas fermé les paupières!

Et Tusmann se mit à raconter au conseiller tout ce qui s'était passé dans la nuit précédente, depuis sa rencontre avec le merveilleux orfèvre jusqu'au moment où il s'était échappé du cabaret de la place Alexandre.

—Mon cher secrétaire, dit le conseiller, tu as bu, contre ta coutume, un peu tard vers le soir, et le vin t'a envoyé tout ce rêve bizarre.

—Quoi! s'écria le secrétaire privé, j'ai bu, j'ai dormi! Penses-tu que je manque de science sur le sommeil et sur les songes? Je puis démontrer par la théorie de Nudow ce qu'est le sommeil, et comment on peut dormir sans rêver; c'est pourquoi Hamlet dit: « Dormir, rêver aussi, peut-être. » Et quant à ce qui concerne les songes, tu

en saurais autant que moi si tu avais lu le *Somnium Scipionis* et le célèbre ouvrage d'Artémidor sur les rêves; mais tu ne lis pas, aussi tu portes sans cesse de faux jugemens sur toutes choses.

— Allons, allons, ne t'échauffe pas, dit le conseiller, je consens à croire que tu es tombé hier dans les mains d'habiles charlatans qui, voyant que le vin te semblait bon, ont profité de ta disposition; mais, dis-moi, mon cher secrétaire, pourquoi n'avoir pas regagné ton logis après cette affaire, et qui te forçait donc à errer ainsi toute la nuit dans les rues?

— O mon cher conseiller, s'écria le secrétaire avec douleur, ô mon fidèle camarade de l'école des moines gris! n'insulte pas à mes maux par un doute outrageant, mais sache que cette conjuration diabolique ne commença en

effet que lorsque je me trouvai dans la rue. Dès que j'arrivai devant l'hôtel de ville, une clarté éblouissante jaillit de toutes les fenêtres; de joyeux accords de danse accompagnés par une caisse de janissaires ou de jenjit-schériffs, pour parler plus exactement, se firent entendre, et je ne sais comment il se fit que, bien que je ne sois pas d'une haute taille, il me fut facile en m'élevant sur la pointe de mes pieds, de porter mes regards, à travers les fenêtres, dans l'intérieur de l'édifice. Mais que vis-je! — O juste créateur du ciel! qui aperçus-je! Personne autre que ta fille, mademoiselle Albertine, en brillant costume de noces, walsant immodérément avec un jeune homme. Je frappe à la fenêtre et je m'écrie :

Mademoiselle Albertine, à quoi songez-vous? Que faites-vous ici à cette heure indue? — Mais au même instant

un affreux fantôme accourt de la rue Royale, m'arrache en passant les deux jambes sous le corps, et s'échappe en les emportant et en poussant de longs éclats de rire. Et moi, pauvre secrétaire privé, resté dans l'ignoble fange de la voie publique, je m'écrie : Gardes de nuit! gens de police! accourez! arrêtez, arrêtez ce coquin qui m'a volé mes jambes!—Aussitôt, et subitement, tout devint sombre et silencieux dans la maison de ville, et ma voix retentissait sans écho dans les airs. Déjà je m'abandonnais à mon désespoir, lorsque le fantôme revint et me jeta mes jambes au visage. Je me relevai en toute hâte, et je me précipitai dans la rue de Spandau. Mais au moment où, la clef de ma maison à la main, je me disposais à ouvrir la porte, je me trouve moi-même, — oui, moi-même, — devant moi, et je me regarde d'un air effaré, avec les

mêmes yeux ronds et noirs que je porte en mon visage. Je recule plein d'horreur, et je me trouve dans les bras d'un homme qui m'étreint fortement. A la pique qu'il porte en main, je reconnais le garde de nuit. — Mon cher gardien, lui dis-je plein de trouble, de grâce chassez-moi le filou de secrétaire Tusmann, qui reste devant ma porte, afin que l'honnête secrétaire Tusmann, qui est moi, puisse entrer dans sa demeure. — Je crois que vous êtes fou, Tusmann, me répondit l'homme d'une voix rauque, et je reconnus en ce moment que ce n'était pas le garde de nuit, mais le terrible orfèvre qui se trouvait devant moi. L'effroi s'empara de moi; une sueur froide découla de mon front. — M. le professeur, dis-je en tremblant, ne m'en voulez pas de ce que, dans la nuit, je vous ai pris pour un garde de nuit. Ah! mon Dieu! nommez-moi comme vous

voudrez, traitez-moi de M. Tusmann, tout court, ou même de mon cher, apostrophez-moi de la façon la plus barbare, je supporterai tout, tout au monde; mais au nom du ciel délivrez-moi du charme que vous avez jeté sur moi dans cette nuit.

Tusmann, me répondit l'enchanteur de sa voix fatale, vous échapperez désormais à tous les charmes si vous jurez à l'instant même de ne plus songer à votre mariage avec Albertine.—Tu peux penser, mon cher conseiller, quelle impression me fit éprouver cette horrible proposition. M. le professeur, répondis-je, vous faites saigner mon cœur. La walse est une danse disgracieuse, inconvenante, et mademoiselle Albertine, ma fiancée, walsait tout-à-l'heure avec un jeune homme, de manière à me priver de la faculté de voir et d'entendre; cependant je ne saurais renon-

cer à elle! A peine eus-je prononcé ces paroles que le maudit orfèvre me frappa si violemment que je me mis aussitôt à tourner sur moi-même, tenant dans mes bras un sale manche de balai qui m'égratignait le visage, tandis que des chiens invisibles me mordaient le dos à le rendre bleu, et que des milliers de secrétaires Tusmanns walsaient autour de moi avec d'autres manches de balai. Enfin mes forces s'épuisèrent, je tombai sans connaissance, quand le jour vint frapper mes paupières et que mes yeux s'ouvrirent.—Émerveille-toi avec moi, mon cher conseiller, et plains ton vieux camarade. — Je me trouvai assis sur le cheval de bronze de la statue du grand électeur, ma tête appuyée sur sa froide poitrine d'airain. Heureusement la sentinelle était endormie, et je pus descendre sans être remarqué, mais non sans courir le risque de faire une chute

mortelle. Je m'enfuis alors vers la rue de Spandau, et un effroi qui tenait de la démence m'amena près de toi.

— J'espère, mon cher ami, que tu ne t'attends pas à me voir ajouter foi à toutes les folies que tu viens de me débiter. A-t-on jamais entendu parler de tours semblables, et dans une ville aussi éclairée que l'est notre bonne cité de Berlin !

— Vois donc, mon cher conseiller, dans quelles erreurs te jette le manque absolu de lecture. Si tu avais lu comme je l'ai fait, le *Michrochromion marchicum* d'Haftitius, recteur des deux universités de Berlin et de Cologne sur la Sprée, tu saurais qu'il s'est passé dans ce pays beaucoup de choses semblables. Mon cher conseiller, je commence à croire, tout bien calculé, que le maudit orfèvre n'est autre que Satan qui

vient en personne me tenter et tourmenter.

— Je te prie en grâce, mon cher camarade, de m'épargner ces folies superstitieuses. Reviens à toi. Allons, avoue-moi que tu t'étais enivré et que tu grimpas, dans ton ivresse, comme un jeune écolier, sur la statue de l'électeur.

Les yeux du malheureux Tusmann se remplirent de larmes, tant les soupçons du conseiller lui causaient de peine, et il employa tous ses efforts à les dissiper.

Le conseiller devint de plus en plus grave. Enfin, voyant que le secrétaire persistait dans son dire et soutenait opiniâtrément que tout s'était passé comme il l'avait raconté, il lui dit :

—Plus je songe aux deux personnages avec qui tu as passé cette nuit à boire

en dépit de toutes tes habitudes de convenance et de frugalité, et plus il me paraît certain que le juif est mon vieux Manassé et que le rusé orfèvre n'est autre que l'orfèvre Léonard qui se montre quelquefois à Berlin. Je m'étonne singulièrement que toi, mon cher secrétaire, qui dois être fort versé dans les lois, tu ne saches pas que la superstition est rigoureusement défendue, et qu'un nécromancien est exposé à subir des châtimens fort graves. Écoute, mon vieux camarade, je me plais à croire que le soupçon qui s'élève en moi n'est pas fondé. Oui! j'espère que tu n'as pas perdu l'envie d'épouser ma fille, et que toute ton affabulation fantasque, ne signifie pas : Mon ami, nous sommes gens séparés pour toujours, et si j'épouse ta fille je consens à ce que le diable m'arrache les jambes et me crible de coups! Mon cher secré-

taire, il serait bien affligeant que tu en fusses venu à recourir à la tromperie et au mensonge !

Ce nouveau soupçon mit Tusmann hors de lui-même. Il jura qu'il aimait toujours Albertine d'un amour sans égal ; que, second Troïlus, que, second Léandre, il irait à la mort pour elle, et qu'il subirait le martyre, sans renoncer à sa tendresse.

Pendant que le secrétaire faisait ces sermens, on frappa vigoureusement à la porte, et le vieux Manassé, dont le conseiller venait de parler, entra dans la chambre.

Dès que Tusmann aperçut le vieillard il s'écria : — O Dieu, c'est le vieux juif qui a frappé cette nuit les pièces d'or avec un radis, et qui les a jetées à l'orfèvre ! Le vieux nécromancien n'est pas loin sans doute !

A ces mots il voulut s'échapper, mais le conseiller le retint.

Le conseiller se tourna vers le vieux Manassé et lui répéta l'histoire qui s'était passée dans le cabaret de la place Alexandre, et que Tusmann lui avait rapportée.

Manassé sourit singulièrement et dit :
—Je ne sais ce que veut ce monsieur. Il vint hier dans le cabaret avec l'orfèvre Léonard, tandis que je me reposais des fatigues de ma journée, près d'un verre de bon vin ; ce monsieur but au-delà de sa soif, eut peine à se tenir sur son banc, et sortit de la chambre en chancelant.

— Tu le vois! s'écria le conseiller. Je l'avais deviné ! Tout vient de ta maudite ivrognerie, à laquelle il faudra renoncer pour toujours, si tu veux épouser ma fille.

Le pauvre secrétaire-privé, anéanti

par ces reproches non mérités, tomba sans haleine sur un fauteuil, ferma les yeux et se mit à murmurer des paroles inintelligibles.

— Les voilà bien, dit le conseiller; ils boivent toute la nuit, et le jour ils cuvent leur débauche.

En dépit de toutes ses protestations, Tusmann se vit forcé de se laisser envelopper dans un manteau, et de se faire porter dans un droschki[1], qui le ramena à la rue de Spandau.

— Qu'apportez-vous de nouveau, Manassé? demanda le conseiller au vieillard.

Manassé fit une grimace et prétendit que le conseiller ne soupçonnerait jamais quel bonheur il venait lui annoncer.

Sur les instances du conseiller, Manassé lui découvrit que son neveu,

1 Les droschkis sont les fiacres de Berlin.

Benjamin Manassé, possesseur de plusieurs millions, qu'on avait fait baron à Vienne à cause de son grand mérite, et qui revenait d'Italie, s'était subitement épris de mademoiselle Albertine et la demandait en mariage.

On voit souvent le jeune baron Manassé au théâtre où il occupe une loge au premier rang; on le voit plus souvent encore dans les concerts. Chacun sait qu'il est long, jaune et maigre, que ses joues sont ombragées de noirs favoris, et d'un nez recourbé comme un damas d'Orient, et que tous ses traits portent éminemment le caractère du peuple venu d'Israël. Il s'habille selon la dernière mode anglaise, toujours selon la plus bizarre; il parle plusieurs langues avec l'accent de ses coreligionnaires; il racle le violon, il martèle le piano, il assemble des vers, il juge des beaux-arts sans connaissance et sans

goût; il parle hardiment et sans esprit; il tranche, il décide, il est bref, hautain, brusque, avide, plein de lui; bref, il est insupportable.

Le conseiller ne put s'empêcher de songer aux millions du jeune Manassé, mais en même temps une foule d'obstacles vint s'offrir à sa pensée.

— Mon cher Manassé, dit-il, vous oubliez que votre neveu est de l'ancienne croyance, et que....

— Eh! mon cher conseiller, qu'importe? répondit l'Israélite. Mon neveu est amoureux de votre fille; il veut la rendre heureuse, et quelques gouttes d'eau à recevoir ne l'arrêteront pas. Songez à cette affaire, mon cher conseiller; dans quelques jours je reviendrai avec mon petit baron vous demander une décision.

Manassé sortit.

Le conseiller réfléchit long-temps;

mais, en dépit de son avidité, de son avarice et de la faiblesse de son caractère, il ne put se résoudre à livrer sa fille à Manassé. Dans cet accès de loyauté, il se promit de tenir parole à son vieux camarade du collége des Moines-Gris.

CHAPITRE IV.

Bientôt après avoir fait connaissance avec Edmond chez le concierge du jardin botanique, Albertine trouva que le portrait de son père, qui se trouvait suspendu dans sa chambre,

n'offrait aucune ressemblance, et que la peinture en était pitoyable. Elle démontra au conseiller qu'il paraissait infiniment plus jeune et plus beau que le peintre ne l'avait fait dans ce tableau, qui cependant était déjà terminé depuis quelques années ; et elle blâma surtout l'air renfrogné de la figure, ainsi que le bouquet de roses d'un goût gothique que le conseiller tenait entre ses doigts, ornés de bagues en diamans.

Albertine parla tant et si long-temps sur ce portrait que le conseiller finit par trouver lui-même que le portrait était abominable, et qu'il en vint à ne pouvoir comprendre comment le peintre avait pu défigurer de la sorte son aimable personne. Et plus il contemplait le portrait, plus il s'échauffait sur cette idée, si bien qu'il résolut enfin de reléguer dans le garde-meuble ce malencontreux barbouillage.

Albertine trouva que le portrait ne méritait pas un meilleur sort ; cependant elle s'était si bien accoutumée, (dit-elle) à voir le portrait de son père dans sa chambre, que cette muraille nue la troublait dans toutes ses actions. Il n'y avait d'autre remède à cela que de se laisser repeindre par un artiste habile, et on ne pouvait en trouver un meilleur que le jeune Edmond, qui avait déjà produit de si beaux tableaux.

— Ma fille! ma fille! s'écria le conseiller, qu'exiges-tu de moi! Ces jeunes artistes sont bouffis d'orgueil et de vanité, et, pour le moindre travail, ils exigent des poignées d'or.

Albertine assura son père au contraire que le jeune Edmond travaillait moins par nécessité que pour la gloire, et elle fit si bien que le conseiller se décida enfin à aller trouver le jeune peintre.

On imagine avec quelle joie Edmond reçut le conseiller; son ivresse fut au comble en apprenant que c'était Albertine elle-même qui avait engagé son père à recourir aux pinceaux du jeune artiste. Edmond se hâta donc de lever tous les obstacles, et, aux premiers mots du conseiller, il déclara qu'il se trouvait heureux de peindre un homme tel que lui, et qu'il n'exigerait point de salaire.

—Dieu! qu'entends-je? s'écria le conseiller dans son ravissement. Mon digne M. Edmond! point de salaire! pas même un dédommagement pour votre toile et pour vos couleurs!

Edmond répondit en souriant que c'étaient là des bagatelles dont il ne fallait parler.

— Mais, dit le conseiller en baissant la voix, vous ne savez peut-être pas

qu'il s'agit d'un portrait en pied, grand comme nature ?

— N'importe, répondit Edmond.

A ces mots, le conseiller se jeta impétueusement dans les bras d'Edmond, et des larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux. — O Dieu du ciel! est-il donc encore de si belles âmes sur cette terre aride! Vous êtes un homme sublime! en vous réside toute la noblesse des temps passés; et je donnerais ma vie pour avoir votre grandeur d'âme et votre générosité.

La rusée Albertine avait prévu que les choses se passeraient ainsi. Ses vues étaient remplies. Le conseiller ne tarit point d'éloges sur Edmond; il prétendit que les jeunes gens et surtout les peintres avaient toujours en eux quelque chose de fantasque et de romanesque qui les éloignait des idées positives, et que le don d'une fleur fanée, d'un ruban

offert par une jolie main suffisait pour les mettre au comble du bonheur ; aussi permit-il à Albertine de tresser à Edmond une petite bourse avec un chiffre brodé de ses beaux cheveux bruns ; et il se chargea de toute responsabilité à cet égard vis-à-vis du conseiller-privé Tusmann.

Albertine, qui ignorait encore les plans et les projets de son père, ne comprit nullement ce qu'il avait à faire avec Tusmann, et ne songea guère à s'en informer.

Le même soir Edmond fit porter son chevalet et ses couleurs chez le conseiller, et le lendemain matin il vint donner la première séance.

Il pria le conseiller de se transporter en esprit au moment le plus serein et le plus heureux de sa vie, comme le jour où sa défunte femme lui avait juré pour la première fois un éternel amour, ce-

lui de la naissance de sa fille ou du retour inespéré d'un ami.

— Écoutez! s'écria le conseiller. Il y a trois ans, environ, je reçus l'avis que j'avais gagné un lot considérable à la loterie de Hambourg, je courus trouver ma fille, la lettre ouverte à la main ! Jamais je n'éprouvai de ma vie une joie plus grande; choisissons donc ce moment, et afin qu'il vous frappe mieux ainsi que moi, je vais chercher la lettre, et je la tiendrai dans ma main, comme je la tins alors.

Et Edmond fut réellement forcé de peindre le conseiller avec sa lettre sur laquelle on lisait distinctement :

« J'ai l'honneur de vous aviser que le numéro 711, sur lequel vous avez mis le somme de, etc. »

Sur une petite table voisine (ainsi le voulut le conseiller) était restée l'enveloppe, et on y lisait :

« A Monsieur,

« Monsieur le conseiller de commission, Melchior Vosswinkel, échevin et syndic, etc., etc.

« A Berlin. »

Au reste, Edmond peignit un joli petit homme, rond et jovial, dont les traits offraient une ressemblance éloignée avec ceux du conseiller, de sorte que ceux qui lisaient l'adresse ne pouvaient guère se tromper sur le nom de la personne que représentait ce portrait.

Le conseiller était émerveillé de cette idée. On voyait bien par cette composition, disait-il, qu'un bon portrait devait être en même temps un tableau historique; car chaque fois qu'il regardait son image, il ne pouvait s'em-

pêcher de songer à l'agréable histoire du lot gagné à la loterie, et le sourire qui régnait sur ses lèvres était pour lui comme la date de la plus belle année de sa vie.

Avant qu'Albertine en eût exprimé le désir, le conseiller pria Edmond de se charger aussi du portrait de sa fille.

Edmond se mit aussitôt à l'ouvrage. Toutefois, le portrait d'Albertine était loin d'avancer aussi rapidement en sa marche, et avec autant de bonheur que celui du conseiller.

Le peintre esquissait, ébauchait, dessinait, effaçait, dessinait encore, se mettait à peindre, détruisait tout son ouvrage, recommençait sur de nouveaux frais, changeait l'attitude, et se ravisait encore; tantôt le jour lui semblait trop éclatant dans la chambre, tantôt il était trop sombre; jusqu'à ce

qu'enfin le conseiller, qui avait assisté jusqu'alors à toutes les séances, perdit patience et s'abstint d'y venir.

Pour Edmond, il venait matin et soir, et si le portrait n'avançait pas rapidement, en revanche les déclarations d'amour ne souffraient pás de retard, et la tendresse d'Edmond et d'Albertine s'affermissait chaque jour.

Le lecteur sait par expérience, sans doute, qu'un amoureux est souvent forcé de donner du poids à ses sermens et à ses douces paroles, et qu'il n'est d'autre moyen que de saisir la main de sa maîtresse, de la presser, de la baiser; on sait aussi qu'alors un principe électrique attire le cœur contre le cœur, les lèvres contre les lèvres; et dans ces momens-là, il est difficile de rester assis devant son chevalet, et de promener ses pinceaux sur la toile.

Il arriva donc qu'un jour, Edmond se trouvait avec Albertine près de la fenêtre, et pour donner, comme il a été dit, plus de poids à ses sermens, il la tenait serrée contre son cœur, et il portait sans relâche à ses lèvres les mains de la jeune fille.

A la même heure et au même instant, le secrétaire-privé de chancellerie, Tusmann, portant dans sa poche *la sagesse* politique et d'autres livres couverts de parchemin où l'utile se trouve joint à l'agréable, passait devant la maison du conseiller, et bien qu'il procédât par bonds, attendu que l'heure où il se rendait à son bureau, était sur le point de sonner, il ne laissa pas de lancer un coup-d'œil vers la fenêtre de sa fiancée.

Il aperçut alors comme dans un nuage, Albertine avec Edmond, et bien qu'il ne pût rien reconnaître dis-

tinctement, le cœur lui battit sans qu'il sût précisément pourquoi. Un effroi singulier le poussa à faire une chose inouie, à savoir : d'entrer à une heure inaccoutumée chez le conseiller, et de monter droit chez Albertine.

Au moment où il entra, Albertine prononçait distinctement ces mots : Oui, Edmond, je t'aimerai toujours, toujours ! — En parlant ainsi, elle pressait Edmond contre son sein, et une gerbe d'étincelles électriques semblait pétiller et jaillir du contact de ces deux corps homogènes.

Le conseiller-privé de chancellerie s'avança involontairement, et s'arrêta immobile, au milieu de la chambre, comme frappé de catalepsie.

Dans l'ivresse de leur bonheur, les deux amans n'avaient pas entendu le lugubre gémissement des lourdes bottes du conseiller ; ils n'avaient pas en-

tendu la porte crier sur ses gonds, ils ne l'avaient pas aperçu, effaré et immobile au milieu de la chambre.

Tout-à-coup une voix de fausset s'écria : Mais, mademoiselle Albertine....

Les deux amans pleins d'effroi se séparèrent, Edmond courut à son chevalet, Albertine à son fauteuil où elle était censée se faire peindre.

— Mais, dit le conseiller-privé en reprenant haleine, mais, mademoiselle Albertine, que faites-vous donc? D'abord, vous walsez au milieu de la nuit avec un jeune homme, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et maintenant à la sainte clarté du jour!..... O juste ciel! est-ce donc là une conduite décente pour une fiancée!

— Qui donc est fiancée! s'écria Albertine. De qui parlez-vous, monsieur; de qui parlez-vous?

— De vous, créature céleste! dit le

conseiller-privé. De qui donc si ce n'est de vous? Votre père ne m'a-t-il pas accordé depuis long-temps cette jolie main qu'en dépit de ma colère, je voudrais couvrir de baisers?

— Monsieur le secrétaire, répondit Albertine irritée, ou vous avez déjà passé la matinée au cabaret que vous vous plaisez souvent à visiter, s'il en faut croire mon père, ou votre raison est singulièrement troublée. Il est impossible que mon père ait songé à vous accorder ma main.

— Mademoiselle Albertine, dit le secrétaire, vous me connaissez depuis longues années ; n'ai-je pas toujours été un homme modéré et réfléchi, et pouvez-vous me soupçonner aussi légèrement d'ivresse ou de folie? Chère demoiselle, je consens à fermer un œil; ma bouche taira ce que je viens de voir!

tout est oublié et pardonné! Mais songez, ma charmante fiancée, que vous m'avez déjà donné votre consentement à l'heure de minuit, par la fenêtre de l'hôtel-de-ville; et, bien que vous ayiez walsé cette nuit-là avec un jeune homme.....

— Ne voyez-vous pas, s'écria Albertine, que vous battez la campagne, comme un échappé de la Charité[1]. Allez, allez! votre présence me fait peur! Éloignez-vous; laissez-moi, vous dis-je!

Deux ruisseaux de larmes coulèrent des yeux du pauvre Tusmann. — O Dieu du ciel! s'écria-t-il, me voir ainsi traité par ma fiancée! non, je ne m'éloignerai pas que vous ne m'ayez rendu justice.

— Sortez! s'écria Albertine d'une voix à demi-étouffée, en se retirant à l'autre extrémité de sa chambre.

1 L'hôpital des fous.



—Non, répondit le secrétaire privé; d'après la sagesse politique de Thomasius, je dois rester, je ne dois pas absolument m'éloigner jusqu'à ce que...

Il fit mine de poursuivre Albertine.

Edmond, bouillant de rage, avait jusqu'alors promené ses pinceaux sur sa toile grise. Il ne put se contenir plus long-temps.—Maudit Satan! s'écria-t-il. A ces mots, il s'élança sur Tusmann, lui passa deux ou trois fois sur le visage son pinceau imprégné de couleur verte, et, ouvrant la porte, le lança comme une flèche sur les degrés.

Le conseiller entrait dans la maison, lorsque son camarade verdâtre tomba brusquement dans ses bras.

—Mon cher ami, au nom du Ciel, où as-tu pris ce visage? s'écria le conseiller.

Le secrétaire privé, encore éperdu de tout ce qui lui était arrivé, raconta en phrases entrecoupées, le traitement

que lui avaient fait subir Edmond et Albertine.

Le conseiller, irrité, le prit par la main, et le ramena dans la chambre d'Albertine.

—Qu'ai-je entendu! dit-il d'une voix sévère. Est-ce ainsi qu'une fille doit traiter son fiancé?

—Mon fiancé! s'écria Albertine épouvantée.

—Sans doute, répondit le conseiller, ton fiancé. Je ne sais pourquoi tu t'effraies d'une chose que j'ai résolue depuis long-temps. Mon vieux camarade est ton fiancé, et, dans quelques semaines, nous aurons une joyeuse noce.

— Jamais, s'écria Albertine, jamais je n'épouserai le secrétaire privé. Comment pourrais-je aimer ce vieil homme! Non.

— Que parles-tu d'aimer, de vieil homme? Il n'est pas question d'a-

mour, mais de mariage. Sans doute, mon camarade n'est plus un jeune étourdi, mais il est arrivé, comme moi, dans les années qu'on nomme avec raison les meilleures. En outre, c'est un homme droit, modeste, plein de lecture, aimable; et de plus, c'est mon compagnon du collège des Moines Gris.

— Non, s'écria Albertine, en versant des pleurs; non, je ne puis le souffrir, il m'est insupportable, je le hais, je le déteste! Oh! mon Edmond!

A ces mots, la jeune fille tomba presque sans connaissance dans les bras d'Edmond, qui la pressa contre son cœur.

Le conseiller, stupéfait, se frotta les yeux, comme s'il voyait un spectre, puis il s'écria tout à coup: Que vois-je! qu'aperçois-je!

A ces mots le conseiller arracha Al-

bertine des bras d'Edmond; mais celui-ci s'écria qu'il ne la quitterait qu'avec sa vie.

— Misérable! tu ne t'es glissé dans ma maison que pour séduire ma fille! As-tu jamais pensé que je la livrerais à un vil barbouilleur, à un vaurien besogneux!

Edmond, que les injures du conseiller avaient mis hors de lui, saisit son appuie-main, et l'éleva au-dessus de sa tête; mais en cet instant la voix tonnante de Léonard se fit entendre à la porte : Arrête, Edmond! criait-il. Point de précipitation. Wossvinkel est un fou, il reviendra à des idées plus saines!

A la vue de l'orfèvre, le secrétaire privé s'était sauvé derrière un canapé; et il se lamentait, le visage caché dans les coussins : Dieu du ciel! disait-il dans son effroi, c'est le terrible pro-

fesseur, c'est le cruel ordonnateur du bal de la rue de Spandau!

— Ne craignez rien, Tusmann, dit l'orfèvre en riant; approchez, il ne vous sera point fait de mal. Vous êtes déjà assez peiné de votre folle velléité d'hymen, puis vous conserverez jusqu'à la fin de vos jours ce visage verdâtre.

— O Dieu! s'écria le secrétaire, une face verte à jamais! que dira le monde, que dira son excellence le ministre? Je suis un homme ruiné, je perdrai ma place, car l'État ne saurait admettre un secrétaire de chancellerie, couleur de feuille morte. O malheureux que je suis!

— Allons, allons, dit l'orfèvre, ne vous lamentez pas ainsi, on pourra vous tirer de là si vous êtes assez raisonnable pour renoncer à l'idée d'épouser Albertine.

— Je ne le puis pas. — Il ne le doit

pas, s'écrièrent à la fois le conseiller et le secrétaire.

L'orfèvre leur lança des regards flamboyans; sa colère allait éclater lorsque la porte s'ouvrit. Le vieux Manassé entra avec son neveu le baron Benjamin. Le baron alla droit à Albertine, qu'il n'avait jamais vue. — Ma belle demoiselle, dit-il, je viens en personne me jeter à vos genoux, ce qui n'est qu'une façon de dire, car le baron Benjamin Manassé ne se jette aux genoux de personne; cela signifie simplement que je viens vous demander un baiser.

A ces mots, il voulut l'embrasser; mais il s'opéra aussitôt un changement qui frappa tout le monde de surprise.

Le nez recourbé de Benjamin acquit instantanément une longueur immense et se projeta avec un bruit violent sur la muraille. Le baron recula de quelques pas et son nez se retira; il se rap-

procha d'Albertine, le nez reprit son essor; bref, le nerf olfactif du jeune Israélite s'alongea et se diminua comme une trombonne.

— Maudit magicien! mugissait Manassé. Et toi, infâme Vosswinkel, tu as fait alliance contre moi avec Léonard; mais tu seras maudit, toi et toute ta race; et vous serez extirpés comme la portée abandonnée d'une bête fauve : l'herbe croîtra devant ta maison et tout ce que tu feras sera comme le songe d'un affamé qui croit manger et qui se réveille dévoré par le besoin. Le Dalès s'établira dans ta maison et dévorera ton bien, et tu marcheras couvert de haillons devant les portes du peuple de Dieu que tu méprises et que tu repousses comme un chien galeux. Maudit, maudit, maudit!

Et il s'éloigna en secouant la poussière de ses pieds, laissant Albertine et Edmond frappés de terreur.

CHAPITRE V.

Le conseiller était resté plus stupéfait de la malédiction de Manassé que du sortilége de l'orfèvre; cet anathème était en effet bien cruel, car enfin il avait souhaité au conseiller le Dalès dans sa maison.

Je ne sais si le lecteur sait ce qu'entendent les Juifs par ce Dalès.

La femme d'un pauvre Juif (ainsi le raconte un Talmudiste) trouva un jour, en montant au grenier de sa petite maison, un homme nu, hâve et maigre, qui la pria de lui accorder un asile, et de lui donner de la boisson et de la nourriture. La femme descendit, remplie d'effroi, et dit en se lamentant à son mari : Un homme nu et affamé est venu dans notre maison, et demande un asile et de la nourriture; mais comment pourrions-nous nourrir les étrangers, nous qui avons tant de peine à gagner de jour en jour notre misérable vie.—Je vais monter, dit l'homme, et j'aviserai à le chasser de notre maison. — Pourquoi, dit-il à l'étranger, t'es-tu réfugié dans ma maison, car je suis pauvre, et je ne puis te nourrir. Lève-toi, et va dans la maison du riche, où

les victimes sont dès long-temps dépouillées, et où les convives sont invités pour le festin.—Comment peux-tu me chasser de ta demeure? répondit l'homme. Tu vois que je suis nu et décharné; comment pourrai-je aller dans la maison du riche? Cependant, fais-moi faire un vêtement qui m'habille bien, et alors je te quitterai.—Il vaut mieux, pensa le Juif, que j'emploie le peu que j'ai, à renvoyer bientôt cet homme, que de le garder et de lui laisser consommer ce que je gagne avec tant de peine. Il tua donc son dernier veau, dont il avait espéré se nourrir bien long-temps avec sa femme. Il en vendit la chair, et acheta un bon vêtement pour l'étranger. Mais lorsqu'il monta avec le vêtement, l'homme qui avait été d'abord maigre et décharné, était devenu gros et fort, de sorte que de partout l'habit lui était trop court

et trop étroit. Le pauvre Juif se désola beaucoup ; mais l'étranger lui dit : Renonce à la folie de vouloir me chasser de ta maison ; car sache que je suis le Dalès. Le pauvre Juif se mit à se tordre les bras et à gémir, et il s'écria : Dieu de mes pères, je suis châtié par la verge de la colère, et misérable à jamais, car si tu es le Dalès, tu ne t'éloigneras jamais ; mais tu consumeras tout notre bien et tout notre avoir, et tu deviendras toujours plus grand et plus fort ! Or, le Dalès est la misère, qui, lorsqu'elle se loge quelque part, ne se retire jamais, et gagne sans cesse davantage.

Si le conseiller s'effrayait de la fureur de Manassé, qui avait évoqué contre lui la misère, il n'était pas moins inquiet de la colère du vieux Léonard, dont l'aspect avait pour lui quelque chose de terrible. Ne pouvant se venger

d'eux, toute sa colère se tourna contre Edmond, à qui il attribua tout ce qui était arrivé. Il lui écrivit donc une lettre fulminante, par laquelle il lui défendait à tout jamais l'accès de sa maison.

Le soir, en le visitant, Léonard le trouva dans un affreux désespoir.

— Que m'a valu votre protection! Que m'ont valu les efforts que vous avez faits pour me débarrasser de mon malencontreux rival? lui cria Edmond. Vous n'avez réussi qu'à me faire perdre tout espoir, et augmenter tous les obstacles qui se trouvaient devant moi. Je vais partir, le désespoir dans l'âme, et me réfugier à Rome!

—Tu ferais en ce cas ce que je désire de tout mon cœur. Souviens-toi que je te dis, la première fois que tu me parlas de ton amour pour Albertine, qu'un jeune artiste pouvait devenir amoureux, mais, qu'à mon sens,

il ne devait pas songer au mariage. Pars donc joyeusement pour la patrie des arts, étudie les monumens avec enthousiasme, et peut-être alors la perfection pratique que tu as acquise en cette ville te mènera-t-elle à la gloire.

—Ah! s'écria Edmond, n'ai-je pas été bien insensé de vous confier mon amour? Je le vois maintenant, c'est vous dont j'attendais une efficace assistance, c'est vous qui vous plaisez à agir contre moi, et à renverser toutes mes espérances, moi qui me berçais de doux mots de bonheur, qui songeais à gagner l'Italie après mes fiançailles, et à y passer un an pour revenir dans les bras de ma maîtresse, plus digne du nom de son époux.

—Quoi! Edmond! s'écria l'orfèvre, était-ce là véritablement ton projet?

—Sans doute, répondit Edmond,

l'amour n'a pas étouffé en moi le feu sacré des arts.

— Et peux-tu me donner ta parole que si Albertine devient ta fiancée, tu partiras aussitôt pour l'Italie?

— C'est-là mon dessein, et je jure de l'exécuter.

— Eh bien, Edmond, reprends courage; je te promets, moi, que dans peu de jours, Albertine sera ta fiancée; tu ne doutes pas, je pense, que je sois en état de remplir une promesse.

Léonard s'éloigna rapidement, et laissa le jeune homme livré aux plus douces illusions.

CHAPITRE VI.

Dans une partie retirée du jardin botanique, sous un grand arbre, se trouvait le secrétaire-privé Tusmann, étendu, pour parler comme Celia dans « Comme il vous plaira [1], » étendu comme un chêne tombé, ou comme

1 De Shakspeare.

un chevalier blessé, et contant les peines de son cœur aux infidèles vents d'automne.

— O Dieu juste! disait-il, pauvre secrétaire privé, comment as-tu mérité tant d'affronts? Thomasius ne dit-il pas que l'état de mariage n'empêche pas d'atteindre à la sagesse; et cependant, depuis que tu songes à l'hymen, tu as presque perdu cette raison qui te rendait si agréable. Es-tu donc un politique pour qu'on te dédaigne, ou un savant, selon Cléobule, qui batte un peu sa femme, pour qu'on te méprise ainsi. Oh! pourquoi faut-il que tu sois en guerre ouverte avec des nécromanciens, qui prennent ton visage pour une toile, et confondent toutes les nuances de ton visage sous une affreuse couche verte? Je n'avais d'espoir qu'en mon ami Streccius, le chimiste, mais tout a été vain. Plus je me

lave avec l'eau qu'il m'a recommandée, plus ma face devient verte, bien qu'elle prenne tour à tour toutes les nuances de la verdure, et que les quatre saisons semblent passer sur mon visage.

Tusmann avait raison de se plaindre de la sorte, car le pauvre secrétaire privé ne pouvait plus sortir qu'en enfonçant son chapeau sur ses yeux, et quand le soir était venu, alors il se hasardait avec peine à parcourir rapidement les rues les plus solitaires. Il arrive souvent que nous ressentons plus vivement, dans le silence et les ténèbres de la nuit, le chagrin qui nous atteint; ainsi, plus les nuages s'amoncelaient, plus les ombres s'étendaient sur la terre, plus le vent d'automne murmurait distinctement dans le feuillage, plus Tusmann sentait et déplorait sa misère.

L'horrible pensée de se jeter dans

l'étang et de mettre fin à une existence flétrie se présenta si puissamment à sa pensée qu'elle lui sembla un avertissement du destin.

— Oui, s'écria-t-il en se levant, c'en est fait ! Thomasius ne saurait me sauver ; mourons ! Adieu, cruelle Albertine ! Vous ne reverrez jamais le fiancé que vous avez méprisé !

Il courut à toutes jambes vers le bassin, qui était proche, et dont on apercevait dans l'obscurité la brillante surface ; mais il s'arrêta au bord.

La pensée d'une mort prochaine avait sans doute affaibli son entendement, car il se mit à chanter d'une voix perçante la chanson populaire anglaise dont le refrain dit : « Vertes sont les prairies, l'onde y coule à grand bruit, etc. » Puis il jeta dans l'eau la sagesse politique de Thomasius, ainsi que l'art de prolonger la vie, d'Hufeland, et il se

disposait à suivre ces deux traités, lorsqu'il se sentit arrêté par un bras vigoureux.

Une voix qui lui était bien connue, celle de l'orfèvre, lui cria : Tusmann, que faites-vous là? Je vous en prie, ne faites pas de folies!

Le secrétaire privé employa toutes ses forces à se débarrasser des bras de l'orfèvre. M. le professeur, dit-il, je suis dans le désespoir, et dans un tel cas, toutes les considérations cessent. Ne le prenez pas en mauvaise part d'un pauvre secrétaire privé désespéré, qui suit d'ailleurs ce que commandent les convenances; mais, je vous le dis sans détour, je voudrais que le diable vous emportât avec toutes vos sorcelleries.

L'orfèvre lâcha le secrétaire privé, qui tomba épuisé sur le gazon humide; se croyant dans le bassin, il s'écria : O mort glacée! O froide mort! — Adieu,

adieu, Albertine! ton malheureux fiancé est maintenant au fond de l'eau, avec les grenouilles qui louent le Seigneur dans les beaux jours d'été.

L'orfèvre aida au pauvre secrétaire privé à se relever. Tusmann, anéanti, balbutia : Je suis en votre puissance, M. le professeur; faites de mon pauvre cadavre tout ce qu'il vous plaira; mais de grâce, épargnez mon âme immortelle!

— Ne bavardez pas de la sorte, mais venez promptement, dit l'orfèvre. A ces mots, il prit le secrétaire par le bras, et l'emmena avec lui. Mais, au milieu du chemin, il s'arrêta en disant : Mais, Tusmann, vous êtes tout mouillé, et vous avez une abominable mine; venez, que je vous essuie du moins le visage.

A ces mots, l'orfèvre tira de sa poche

un mouchoir d'une blancheur éclatante, et lui en frotta le visage.

En apercevant les lanternes du café Weber, Tusmann s'écria avec effroi : Au nom du ciel, mon digne professeur, où me conduisez-vous? N'allons pas du côté de la foule! évitons le monde! Je ne puis me laisser voir; ma présence causerait un scandale.

—Je ne sais pas pourquoi vous voulez éviter les hommes, Tusmann. Il faut absolument que vous veniez boire un verre de punch; sans cela vous aurez la fièvre. Venez avec moi.

Le secrétaire eut beau alléguer la couleur de son visage, l'orfèvre ne fit pas la moindre attention à ses paroles et l'entraîna avec force. En entrant dans la salle, Tusmann se cacha le visage avec son mouchoir, car il se trouvait encore deux personnes à une table.

— Pourquoi donc vous cachez-vous le visage, Tusmann? dit l'orfèvre.

— Ah! Dieu, s'écria le secrétaire, ne savez-vous pas que cet impertinent jeune homme a barbouillé mon visage d'une affreuse couleur verte?

— Folies! dit l'orfèvre, en conduisant le secrétaire devant une glace, où se réfléchissait l'éclat de vingt lumières.

Tusmann y jeta un coup d'œil et ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise.

Non-seulement la teinte verte avait entièrement disparu, mais le visage de Tusmann s'était animé du coloris le plus vif, et il semblait plus jeune de plusieurs années. Dans l'excès de sa joie, Tusmann fit un bond et s'écria d'une voix attendrie : Que vois-je! Est-ce bien à vous, digne professeur, que je dois cet excès de félicité? Maintenant mademoiselle Albertine, pour qui j'ai failli

périr, ne refusera pas de me prendre pour son époux. O parlez, vous êtes mon bienfaiteur!

— Je ne nie pas, dit l'orfèvre, que c'est à moi que vous deviez la teinte actuelle de votre visage, et vous pourrez en conclure que je ne suis pas aussi mal disposé pour vous que vous avez semblé le croire. Je ne désapprouve en vous que cette folle idée qui vous entraîne vers une jeune fille dont vous seriez le père; toutefois je ne m'oppose point à vos projets, et je me bornerai à exiger que vous demeuriez loin d'elle jusqu'au prochain dimanche, à l'heure de midi. Si vous tentez de voir Albertine auparavant, vous vous exposerez à toutes les atteintes de mon courroux. Adieu.

L'orfèvre disparut, et quelques instans après, il se trouva dans la chambre du conseiller, à qui il souhaita le bonsoir, d'une voix assez rude. Le

conseiller parut effrayé de cette visite inattendue ; il se remit toutefois un peu, et demanda brusquement à Léonard ce qu'il voulait à une heure aussi indue.

— Vous êtes, dit l'orfèvre, vous êtes un homme infortuné et bien à plaindre ; et j'accours au milieu de la nuit, pour chercher avec vous à détourner le coup qui vous menace.

— Ciel ! s'écria la conseiller. Venez-vous encore m'annoncer une faillite de Hambourg ou de Londres ? Venez-vous me dire que je suis un homme ruiné ?

— Non, dit l'orfèvre. Il est ici question de toute autre chose. Vous refusez vous absolument à donner la main d'Albertine au jeune Edmond ?

— Comment, vous en doutez encore ? Je donnerais ma fille à un misérable barbouilleur ?

— Cependant il vous a fort bien peints, vous et votre fille.

— Ce serait vraiment un joli marché, dit le conseiller. Je vendrais ma fille pour deux portraits ! Je lui ai renvoyé les deux tableaux.

— Si vous lui refusez Albertine, Edmond se vengera cruellement.

— Je voudrais savoir, s'écria le conseiller, comment un blanc-bec s'y prendrait pour s'attaquer au conseiller de commission, Melchior Vosswinkel.

— Je vais vous le dire, répondit l'orfèvre, Edmond est sur le point de retoucher votre portrait d'une façon singulière. Votre visage riant et ouvert, il le couvrira de rides, et il n'oubliera pas les cheveux blancs que vous cachez avec peine. Au lieu de l'agréable nouvelle du gain de la loterie, il vous mettra en main la lettre que vous reçûtes hier de Londres, et qui

vous annonçait la faillite de la maison Campbell et compagnie. Sur l'adresse, on lira : « Au conseiller aulique man- » qué, Melchior Vossvinkel. » Car il n'ignore pas que vous avez vainement sollicité ce titre. De votre poche déchirée, s'échapperont des ducats et des bons du trésor, qui annonceront la perte que vous venez de faire; et ce charmant tableau restera exposé chez le brocanteur de la rue des Changeurs, à deux pas de la Banque.

— Le démon ! s'écria le conseiller. Qu'il ne s'y risque pas ! J'appellerai la justice à mon aide.

— Mais cinquante personnes auront vu le tableau. En un quart-d'heure la nouvelle s'en répandra dans la ville, sous mille versions. Tous les ridicules qu'on vous attribuait se ranimeront avec des couleurs plus vives; quiconque vous rencontrera vous rira au vi-

sage ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on parlera en tous lieux de la perte que vous avez faite, et votre crédit en souffrira.

— Le misérable ! il faut qu'il me rende mon portrait, demain, aujourd'hui même !

— Et s'il le faisait, ce dont je doute fort, en quoi cela vous servirait-il ? Il le transportera sur une planche de cuivre, et il l'enverra dans le monde entier.

— Arrêtez ! s'écria le conseiller. Allez trouver cet homme, offrez-lui cinquante... offrez-lui cent écus, pour qu'il renonce à son projet infâme.

L'orfèvre se mit à rire. — Vous oubliez, dit-il, qu'Edmond ne fait aucun cas de l'argent, et que sa grande tante lui a, dès long-temps, assuré sa fortune qui s'élève à plus de cinquante mille écus.

— Que dites-vous ! reprit le conseiller. Écoutez, Léonard, je crois qu'Albertine est vraiment amoureuse du jeune Edmond. Moi, je suis après tout un bon diable ; je ne sais pas résister aux larmes, aux prières. D'ailleurs, ce jeune homme me plaît. C'est un excellent peintre, et vous savez que pour ce qui concerne les arts, je suis un véritable fou. Il a de belles qualités, ce jeune Edmond. Eh bien ! savez-vous, Léonard, par pure bonté d'âme, je lui donne ma fille, à ce pauvre garçon !

— Hem! dit l'orfèvre, il faut que je vous conte quelque chose de plaisant. Je viens du jardin botanique. Tout près du grand bassin, j'ai trouvé votre vieil ami, votre ancien camarade d'école, qui, dans le désespoir que lui causaient les mépris d'Albertine, se disposait à se jeter dans l'eau. Je parvins avec peine

à le détourner de son épouvantable projet, en lui représentant que vous, mon digne conseiller, vous tiendrez certainement votre parole, et déciderez, par autorité paternelle, votre fille à lui donner sa main. Si vous accordez Albertine à Edmond, le secrétaire se jettera dans le bassin; rien n'est plus certain. Pensez-y; ce suicide fera un bruit affreux; chacun vous accusera d'avoir été le meurtrier de Tusmann, et un profond mépris vous atteindra. Vous ne serez plus invité à aucune table, et quand vous entrerez dans un café pour apprendre quelque nouvelle, tout le monde vous tournera le dos. Il y a plus : le secrétaire privé est fort estimé par ses supérieurs; son renom, comme grand travailleur, a dépassé l'enceinte des bureaux; si l'on vous accuse de l'avoir poussé à la mort par votre manque de foi, vous pouvez

être assuré que, durant le reste de votre vie, vous ne trouverez jamais un secrétaire de légation, ni un conseiller de finances, au logis ; vous serez dédaigné par les simples conseillers de commerce ; jusqu'aux expéditionnaires, tout le monde vous abordera le chapeau sur la tête. On vous reprendra le titre de conseiller de commission ; vous recevrez coup sur coup ; votre crédit sera anéanti, votre fortune entamée de toutes parts, et les choses iront de mal en pire, jusqu'à ce qu'enfin le besoin, l'abandon et la misère viennent vous atteindre, vous frapper et vous accabler.

— Arrêtez ! s'écrie le conseiller. Vous me mettez à la torture ! Qui eût jamais pensé que le secrétaire ferait de telles folies à son âge ! Mais vous avez raison, quelque chose qui arrive, je dois lui tenir parole ; sans cela, je suis un

homme ruiné. Oui, c'est bien résolu, le conseiller aura la main d'Albertine.

— Vous oubliez, dit l'orfèvre, la demande du baron Benjamin. Vous oubliez le terrible anathème du vieux Manassé! Si vous méprisez les prétentions de son neveu, vous aurez en lui un ennemi terrible. Manassé vous traversera dans toutes vos spéculations. Il ne repoussera aucun moyen de nuire à votre crédit; il profitera de chaque occasion pour vous causer dommage; il n'aura pas de repos jusqu'à ce qu'il ait anéanti votre fortune et votre honneur, jusqu'à ce que le Dalès, qu'il vous a souhaité, pénètre véritablement dans votre maison.—Bref, que vous donniez votre fille à l'un ou à l'autre des trois prétendans, vous tomberez toujours dans l'embarras, et c'est pour cela que je vous nommais en vous abordant un homme infortuné et bien à plaindre.

Le conseiller se mit à parcourir la chambre à grands pas, et s'écria plusieurs fois : Je suis perdu ! — Infortuné conseiller ! homme ruiné ! — Pourquoi donc ai-je une fille ! Que l'enfer les engloutisse tous, Edmond, le juif et mon camarade aussi !

— Allons, allons, dit l'orfèvre, il est encore un moyen de vous tirer d'embarras.

— Lequel ? dit le conseiller en s'arrêtant tout-à-coup, et en regardant fixement Léonard. Je consens à tout.

— Avez-vous vu au théâtre le Marchand de Venise ? demanda l'orfèvre.

— C'est une pièce où M. Devrient * joue un juif cruel, nommé Shylock, qui brûle d'envie d'avoir la chair d'un négociant, dit le conseiller. Sans doute, j'ai vu cette pièce ; mais où voulez-vous en venir ?

* Célèbre acteur de Berlin.

— Puisque vous connaissez le marchand de Venise, vous vous souviendrez qu'il s'y trouve une certaine demoiselle Porcia, dont le père a mis en quelque sorte la main en loterie par une disposition testamentaire. On dispose trois cassettes, et chacun de ses amans doit en choisir une. Celui qui prend la cassette où se trouve le portrait de Porcia doit obtenir sa main. Imitez de votre vivant le père mort de la belle Porcia, et dites aux trois prétendans que le hasard décidera de leurs prétentions.

— Quelle folle proposition! dit le conseiller. Et pensez-vous, M. Léonard, que je ne serai pas moins exposé à la haine de ceux que le hasard n'aura pas favorisés.

— C'est ici que je vous arrête ! répondit l'orfèvre. Voyez-vous, monsieur le conseiller, je vous promets

solennellement d'arranger la chose, de manière à contenter tout le monde. Les deux prétendus qui ne choisiront pas la cassette du portrait, trouveront dans la leur, comme les princes de Maroc et d'Aragon, quelque chose qui les dédommagera si amplement, qu'ils ne songeront plus au mariage d'Albertine.

— Est-il possible! s'écria le conseiller.

— Non pas seulement possible, mais très-certain, répondit l'orfèvre; et je vous donne ma foi que les choses se passeront comme je vous le dis.

Le conseiller n'hésita plus, et il fut décidé entre eux que le projet de Léonard serait mis à exécution le dimanche suivant.

CHAPITRE VII.

On pense bien qu'Albertine fut atteinte d'un désespoir extrême lorsque le conseiller lui parla de la loterie dont sa main devait être le lot. Elle se désespéra, elle se lamenta vainement; la conduite d'Edmond lui semblait surtout

inexplicable, car il était devenu tout-à-coup invisible, et ne lui avait pas seulement adressé un léger message d'amour. Le samedi qui précéda le jour fatal, Albertine était assise à la nuit noire, dans sa chambre solitaire. Tout entière à la pensée du malheur qui la menaçait, elle réfléchissait s'il ne valait pas mieux prendre une résolution subite et fuir de la maison paternelle, plutôt que d'attendre qu'on la forçât l'épouser le vieux secrétaire privé ou l'odieux baron Benjamin. Elle se mit alors à songer au mystérieux orfèvre et à ses enchantemens, et l'espoir entra dans son âme. Elle éprouva le plus vif besoin de parler à Léonard, et les idées urnaturelles qui s'attachaient à lui, irent qu'elle s'attendit presque à le voir apparaître d'une façon bizarre.

Aussi Albertine ne fut-elle pas effrayée en entendant la voix de Léonard

qui lui parla ainsi d'une voix douce :

« Chère enfant, laisse-là ta tristesse » et tous les chagrins de ton cœur. Sa- » che qu'Edmond est mon protégé et » que je l'assisterai de tout mon pou- » voir. Sache aussi que c'est moi qui » ai engagé ton père à mettre ta main » en loterie, et ne sois pas inquiète du » résultat. »

Albertine se jeta aux genoux de Léonard, elle lui baisa les mains, et lui exprima toute sa reconnaissance ; elle lui jura qu'elle se trouvait heureuse de le voir, qu'en dépit de tous ses enchantemens, il ne lui causait nul effroi, et lui demanda enfin qui il était et d'où lui venait sa puissance.

— Ah ! ma chère enfant, dit Léonard en souriant, il me serait difficile de te dire qui je suis ; en cela je ressemble à beaucoup de gens qui connaissent mieux les aventures des autres que leur

ropre histoire. — Apprends donc, non enfant, qu'on ne me tient pour personne autre que l'orfèvre Léonard Turnhauser, qui vivait en 1580, à la cour de l'électeur Jean-George, où il ouissait d'une considération particuière, et qui, poursuivi par la haine et par l'envie, disparut un beau jour on ne sait comment. Mais comme il se rouve tant de gens positifs disposés à rejeter toute idée forte et extraordinaire, jamais je n'ai avoué positivement que je fusse l'orfèvre Léonard du seiième siècle. Qui que je sois, néannoins, aie confiance en moi, mon enant, et reprends courage; demain tu nettras ta plus belle robe, tu te pareas avec élégance, et tu attendras avec ésignation la fin de l'épreuve que je te répare.

A ces mots, l'orfèvre disparut.

Le dimanche, à l'heure dite, parurent

le vieux Manassé avec son digne neveu, le secrétaire privé Tusmann, et Edmond avec l'orfèvre. Les prétendans, le baron Benjamin lui-même, furent frappés de surprise en voyant Albertine, qui ne leur avait jamais paru si belle, et à qui il ne manquait que la couronne de myrthe pour compléter sa parure de fiancée.

Dans un accès d'humeur hospitalière, le conseiller avait préparé un élégant déjeuner. Le vieux Manassé regardait la table couverte de mets avec des yeux obliques et hagards, et lorsque le conseiller l'invita à prendre place, on put lire sur ses traits cette réponse de Shyloch : « Oui, pour sentir l'odeur du jambon, pour manger de cet animal, dans lequel votre prophète, le Nazareth, fit entrer le diable! Je veux bien traiter et commercer avec vous, aller et venir, et faire d'autres choses semblables ;

mais je ne veux ni boire avec vous, ni manger avec vous, ni prier avec vous. »

Le baron Benjamin se montra moins rigoriste, car il mangea avec un appétit vorace. A la fin du repas, le conseiller, dans un discours fort bien tourné, fit connaître aux prétendans la manière d'obtenir la main de sa fille. Les trois amans devaient choisir chacun une cassette, et Albertine était destinée à celui à qui le sort donnerait la cassette où se trouvait son portrait.

A midi, la porte du salon s'ouvrit, et l'on aperçut une table couverte d'un riche tapis, sur lequel se trouvaient trois petites cassettes.

La première était d'or; sur le couvercle était une guirlande de ducats, avec ces mots :

« Bonheur selon le désir de son âme, à qui me choisira. »

La seconde cassette était artistement travaillée en argent. Entre plusieurs passages en caractères étrangers, on y lisait :

« Celui qui me choisira aura beaucoup plus qu'il n'espère. »

La troisième cassette était en ivoire; elle p.rtait cette inscription :

» Qni me prendra, aura le bonheur qu'il a rêvé. »

Albertine prit place sur un fauteuil derrière la table; le conseiller s'assit auprès d'elle; Manassé et l'orfèvre se retirèrent au fond de la salle.

Le sort ayant décidé que le secrétaire privé Tusmann choisirait le premier, les deux autres prétendans passèrent dans une chambre voisine.

Tusmann s'approcha avec précaution

de la table, contempla avec attention les cassettes, et lut toutes les inscriptions l'une après l'autre. D'abord il se sentit attiré par les beaux caractères de la cassette d'argent. — Dieu juste ! s'écrie-t-il avec enthousiasme. Quelle belle écriture arabe ! comme elle s'allie bien à ces lignes latines ! Et : « Celui qui me choisira aura beaucoup plus qu'il n'espère. » — Ai-je donc jamais espéré que mademoiselle Albertine me donnerait sa main ? N'ai-je pas plutôt toujours désespéré ? N'ai-je pas voulu me jeter dans le bassin ? Allons, mon choix est fait ; je prends la cassette d'argent !

Albertine se leva, et lui présenta une clef avec laquelle il ouvrit aussitôt la cassette. Quel fut l'effroi de Tusmann en n'apercevant pas le portrait d'Albertine, mais seulement un petit livre relié en parchemin, qui ne contenait que des pages blanches.

— Ciel ! balbutia le conseiller. Un livre. — Non, pas même un livre ; du papier blanc ! Et toutes mes espérances détruites ! Oh ! malheureux secrétaire privé, c'est fait de toi. Partons, partons ; au bassin !

Tusmann voulut s'échapper, mais Léonard lui barra le passage : — Êtes-vous fou, Tusmann ? lui dit-il. Ce trésor est plus précieux pour vous que tous ceux qu'on aurait pu vous donner. Faites-moi le plaisir de prendre ce livre que vous avez trouvé dans la cassette, et de le mettre dans votre poche.

Tusmann obéit.

— Maintenant, reprit l'orfèvre, pensez à un livre que vous voudriez bien consulter dans ce moment.

— Oh Dieu ! s'écria le secrétaire, j'ai jeté, avec la folie d'un payen, le traité de la sagesse politique de Tho-

masius dans le bassin du jardin botanique.

— Lisez le livre que vous avez dans votre poche, dit Léonard.

Tusmann le fit, et il tira le traité de Thomasius!

— Oh! mon cher Thomasius, s'écria-t-il, te voilà donc sauvé; je te retrouve enfin!

— Silence, dit le conseiller. Maintenant, remettez ce livre dans votre poche, et pensez à quelque ouvrage que vous auriez vainement cherché, et qui ne se trouverait dans aucune bibliothèque.

—Mon Dieu, répondit Tusmann, j'ai bien long-temps cherché à me procurer un petit livre qui traite de la musique et de la composition, d'une façon allégorique. Je veux parler de *la guerre musicale* de Jean Beer, ou « Description de la rencontre entre les

deux héroïnes Mélodie et Harmonie, comme elles entrèrent en campagne l'une contre l'autre, pour s'occire, et comment elles se réconcilièrent après maints combats et affaires sanglantes. »

— Cherchez dans votre poche ! s'écria l'orfèvre. Tusmann tira de nouveau le livre, et dit en bondissant de joie, qu'il renfermait la guerre musicale de Jean Beer.

— Vous le voyez, dit l'orfèvre, au moyen du livre que vous avez trouvé dans cette cassette, vous vous trouvez en possession de la bibliothèque la plus complète qui ait jamais existé, et que vous pouvez porter partout avec vous.

Sans faire attention à ce qui se passait, sans regarder le conseiller, le secrétaire privé se retira dans un coin de la chambre, se jeta dans un fauteuil, mit le livre dans sa poche, le tira de

nouveau, et l'on vit au ravissement qui brillait dans ses yeux, qu'il était le plus heureux des hommes.

Le tour du baron Benjamin arriva. Il entra en se dandinant à sa manière, s'approcha de la table, examina les inscriptions avec sa lorgnette, et les lut à demi-voix. Mais bientôt un instinct naturel et irrésistible l'entraîna vers la boîte d'or, sur laquelle étincelait la couronne de ducats. « Bonheur, selon le désir de son âme, à qui me choisira. » — Eh bien, des ducats ; c'est bien là du bonheur selon mon âme, et Albertine, je la désire aussi depuis si long-temps que je la demande. Benjamin prit aussitôt la cassette, l'ouvrit et y trouva une jolie petite lime anglaise.

—Ah! s'écria-t-il avec colère. Qu'ai-je à faire de cette lime ?

— Vous devez être satisfait de votre

lot, lui dit l'orfèvre, et vous le serez indubitablement, lorsque vous connaîtrez la valeur inestimable de ce bijou. Avez-vous un beau ducat cordonné dans votre poche?

— Sans doute! répondit Benjamin, avec colère. Mais que voulez-vous en faire?

— Prenez ce ducat, dit l'orfèvre, et rognez-le avec cette lime.

Benjamin exécuta cet ordre avec une dextérité qui annonçait une longue habitude; et à mesure qu'il rognait le ducat, la bordure revenait et paraissait plus belle; il en fut ainsi de tous les ducats que rogna Benjamin, dont le cordon devenait plus épais après l'opération.

Manassé était resté jusque-là fort tranquille; à cette vue, il s'élança sur son neveu, et s'écria d'une voix altérée: — Dieu de mes pères! quel miracle!

donne-moi cette lime, elle m'appartient. C'est un secret magique pour lequel j'ai vendu mon âme depuis plus de trois cents ans. Dieu de mes pères! cette lime est à moi.

A ces mots, il voulut arracher l'instrument des mains de Benjamin qui se défendit avec vigueur. La lutte entre les deux Israélites dura quelques instants; enfin Manassé plus faible, succomba, et son neveu le lança au dehors avec vigueur; puis revenant avec la rapidité d'une flèche, il tira une petite table dans un coin de la chambre opposé à celui où se trouvait le secrétaire privé, y jeta une pile de ducats et se mit à les rogner avec une ardeur extrême.

— Nous sommes enfin délivrés de ce Manassé, dit l'orfèvre. On prétend que c'est un second Ahasverus et qu'il erre sur la surface de la terre depuis l'an 1572. Il a déjà été condamné jadis pour fait de

sorcellerie, sous le nom de l'argentier juif Lippold; mais le diable l'a sauvé, en se faisant donner son âme. Maintenant, Edmond, ouvre la cassette d'ivoire.

Edmond l'ouvrit et y trouva le portrait en miniature de sa chère Albertine. Il se jeta dans les bras de sa fiancée, et le conseiller lui-même prit part à la joie des deux amants. Mais leur bonheur fut bien court, car Léonard rappela à Edmond la promesse qu'il lui avait faite de partir pour l'Italie; et il lui fallut bientôt se séparer d'Albertine, qui lui promit de lui écrire sans cesse.

Depuis un an qu'Edmond est dans a patrie des arts, on a remarqué que la correspondance d'Albertine devient toujours plus froide, et qu'un jeune référendaire de fort belle taille fréquente beaucoup la maison du conseiller.

Peut-être l'épousera-t-elle s'il obtient bientôt de l'avancement!

FIN DU CHOIX D'UNE FIANCÉE.

LE
SPECTRE FIANCÉ.

Le conte qu'on vient de lire est un tableau satyrique qui eut un immense succès en Allemagne, et surtout à Berlin, où l'on crut en reconnaître les personnages. Il paraît cependant certain qu'Hoffmann n'avait pas dessein de peindre des individualités, mais les types des ridicules dominans dans les différentes classes de la société actuelle dans le nord. Il a jeté, au milieu de ce monde positif, toutes les images capricieuses de son génie. Ce morceau donne une idée de la manière dont Hoffmann traite ce genre merveilleux, où il excelle; c'est un avant-goût des compositions étranges qui lui ont assigné une place à part dans une littérature où les idées bizarres ne

manquent guère, et que je publierai bientôt. Le conte qui suit et qui termine ce premier recueil, est entièrement établi sur les idées du magnétisme animal dont Hoffmann était grand partisan. Le temps peu éloigné où l'on riait de cette science immense pour se dispenser de l'approfondir, est heureusement passé, et l'on sait qu'il y a au fond de ce sens nouveau et inconnu, un trésor de révélations précieuses pour l'humanité. Mais ce n'est pas ici le lieu de plaider en tout sérieux une cause que les hommes les plus profonds de notre temps s'étudient, dans le secret, à défendre; et nous ferons bien de nous borner à répéter avec Hamlet, au sujet du personnage principal de ce conte : « *Touching this vision* » *here it is an honest ghost, that let me tell* » *you;* quant à cette vision, c'est un digne » fantôme; vous pouvez m'en croire. »

J'éprouvais le besoin de donner cette explication, parce qu'il me semble fâcheux de voir mal interpréter les intentions d'un auteur, et qu'après avoir lu *le Choix d'une*

Fiancée, on pourrait croire facilement qu'Hoffmann a encore eu le dessein de faire une histoire merveilleuse. Mais nullement : selon lui, selon moi, selon beaucoup d'autres, tout ce récit n'offre rien de surnaturel ; la prescience du comte Aldini, la puissance magique de sa volonté, les sympathies de la jeune Marguerite, la chaîne de sensations qui remuent tous ces êtres divers, tout cela est dans le magnétisme : j'ai vu moi-même une somnambule saisie d'une attaque de nerfs violente au moment où le docteur Chap..., à qui ses fréquentes expériences magnétiques ont communiqué une grande puissance d'électricité, passait dans la rue voisine. Ce fait, je puis l'affirmer, et nommer le lieu où il s'est passé. Si l'on consultait les annales du magnétisme, l'histoire du comte Aldini paraîtrait une anecdote fort ordinaire.

Assez sur le magnétisme à propos d'un conte : « plus persévérerions, plus on diroist que les aureilles nous cornoyent, » dit quelque part Pantagruel. (*Le trad.*)

LE SPECTRE FIANCÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

Le vent grondait dans les airs, annonçant l'approche de l'hiver, et chassant devant lui de sombres nuages, dont les flancs noirs étaient chargés de pluie et de grêle.

— Nous serons seuls ce soir, dit, au

moment où la pendule sonnait sept heures, la femme du colonel Grenville à sa fille Angélique. Le mauvais temps retiendra nos amis.

En ce moment le jeune major Maurice de Rheinberg entra dans le salon. Il était suivi d'un jeune avocat dont l'humeur spirituelle et inépuisable, animait le petit cercle qui se rassemblait tous les vendredis dans la maison du colonel; et il se forma ainsi une petite réunion qui, selon la remarque d'Angélique, pouvait fort bien se passer d'être plus grande. Il faisait froid dans le salon, madame de Grenville fit allumer du feu dans la cheminée, et apporter la machine à faire du thé.

— Pour vous autres hommes, dit-elle, qu'un héroïsme vraiment chevaleresque a amenés auprès de nous, à travers vents et tempêtes, je soupçonne que votre goût viril ne saurait

s'accommoder de notre boisson fade et féminine; aussi mademoiselle Marguerite va-t-elle vous préparer un bon mélange du Nord, qui a le pouvoir de chasser les brouillards glacés.

Marguerite, jeune Française, placée chez la baronne pour enseigner sa langue maternelle à Angélique, parut et exécuta ce qui lui était commandé.

La flamme bleue du punch s'éleva bientôt du fond d'une jatte de la Chine, le feu pétilla dans le foyer, et l'on se resserra autour de la petite table. Alors il se fit un moment de silence, durant lequel on entendit distinctement siffler et mugir les voix merveilleuses que l'orage faisait passer par la cheminée comme par un immense porte-voix.

— Il est bien établi, dit enfin Dagobert, le jeune avocat, que l'automne, le vent d'orage, le feu de cheminée et le punch, sont quatre choses insépa-

rables, et qu'elles excitent en nous une secrète disposition à la terreur.

— Mais qui n'est pas sans charme, ajouta Angélique. Pour moi, je ne connais pas de sensation plus douce que ce léger frisson, qui parcourt tous nos membres, lorsque (le ciel sait comment) nous rêvons, à yeux ouverts, au monde imaginaire.

—C'est là justement la sensation que nous venons tous d'éprouver, dit Dagobert, et le petit voyage que notre esprit a fait dans l'autre monde a causé ce moment de silence. Félicitons-nous de ce que ce moment est passé, et d'être rendus sitôt à la belle réalité que nous offre ce délicieux breuvage!

— Mais, dit Maurice, si tu éprouves comme mademoiselle, comme moi-même, tout le charme de cet instant d'effroi, de cet état de rêverie, pourquoi ne pas vouloir y rester plus longtemps?

— Permets-moi de remarquer, mon ami, dit Dagobert, qu'il n'est pas ici question de ces rêveries où l'esprit s'abandonne à un essor merveilleux et se complaît à s'égarer, et qu'inspirent les tempêtes et le feu d'hiver; mais de cette disposition qui se fonde sur notre nature, que nous cherchons vainement à surmonter, et à laquelle il faut toutefois se garder de s'abandonner; je veux dire la crainte des revenans. Nous savons tous que la foule ennemie des spectres et des esprits ne monte du fond de ses demeures sombres qu'à la nuit noire, et qu'elle affectionne surtout celles où les tempêtes se déchaînent, et il est bien juste qu'en de semblables temps nous redoutions quelque fâcheuse visite.

— Vous plaisantez, Dagobert, en disant que cette crainte est dans notre nature, dit la baronne; je l'attribue

plutôt aux contes de nourrice et aux folles histoires dont on nous berce dans notre enfance.

— Non, s'écria Dagobert avec vivacité. Non, baronne! Ces histoires, qui nous étaient si chères tandis que nous étions enfans, ne retentiraient pas éternellement dans notre âme s'il ne se trouvait en nous des cordes qui les répercutent. On ne saurait nier l'existence du monde surnaturel qui nous environne, et qui se révèle souvent à nous par des accords singuliers et par des visions étranges. La crainte, l'horreur que nous éprouvons alors, tient à la partie terrestre de notre organisation; c'est la douleur de l'esprit, incarcéré dans le corps, qui se fait sentir.

— Vous êtes, dit la baronne, vous êtes un visionnaire, comme tous les hommes à imagination. Mais en entrant même dans vos idées, en croyant qu'il

est réellement permis aux esprits inconnus de se révéler par des sons extraordinaires, par des visions, je ne vois pas pourquoi la nature a placé ces sujets du monde invisible, d'une façon si hostile vis-à-vis de nous, que nous ne puissions pressentir leur approche sans une terreur extrême..

— Peut-être, reprit Dagobert, est-ce la punition que nous réserve une mère dont nous tentons sans cesse de nous éloigner, comme des enfans ingrats. Je pense que dans l'âge d'or, lorsque notre race vivait dans une bienheureuse harmonie avec toute la nature; nulle crainte, nul effroi ne venait nous saisir, parce que dans cette paix profonde, dans cet accord parfait de tous les êtres, il n'y avait pas d'ennemi dont la présence pût nous nuire. J'ai parlé de voix merveilleuses; mais d'où vient que tous les sons de la na-

ture, dont nous connaissons cependant l'origine, retentissent à nos oreilles comme un bruit effrayant et réveillent en nous des idées tristes et lugubres? — Mais le plus merveilleux de ces sons, c'est la musique aérienne, dite la musique du diable dans l'île de Ceylan et dans les pays environnans, dont parle Schubert dans ses nuits d'histoire naturelle. Cette voix se fait entendre dans les soirées paisibles, semblable à une voix humaine et plaintive, tantôt elle retentit de fort près et tantôt dans le lointain, s'éloignant peu à peu. Elle cause une impression si profonde, que les observateurs les plus sensés et les plus calmes n'ont pu se défendre, en l'entendant, d'un vif effroi.

— Rien n'est plus vrai, dit Maurice, en interrompant son ami. Je ne suis jamais allé à Ceylan; cependant j'ai entendu cette voix surnaturelle, et non

pas moi seulement, mais tous ceux qui l'ont entendue avec moi, ont éprouvé la sensation que vient de décrire Dagobert.

— Tu me feras donc plaisir de raconter la chose comme elle s'est passée, dit Dagobert. Peut-être parviendras-tu à convertir madame la baronne.

— Vous savez, commença Maurice, que j'ai combattu en Espagne contre les Français, sous Wellington. Avant la bataille de Vittoria, je bivouaquais une nuit en rase campagne, avec une division de cavalerie anglaise et espagnole. Accablé par la marche de la veille, j'étais profondément endormi, lorsqu'un cri bref et plaintif me réveilla. Je me levai, croyant qu'un blessé s'était couché près de nous et que je venais d'entendre son dernier soupir; mais mes camarades se moquèrent de moi et rien ne se fit plus entendre. Cependant aux

premiers rayons que l'aurore lança à travers la nuit épaisse, je me levai encore, et franchissant çà et là nos soldats endormis, je me mis à chercher le blessé ou le mourant. C'était une nuit silencieuse; le vent du matin commençait seulement à souffler tout bas, tout bas, et à agiter bien doucement le feuillage. Tout à coup, pour la seconde fois un long cri de douleur traversa les airs et retentit dans l'éloignement. C'était comme si les esprits des morts se levaient du champ de bataille et appelaient leurs compagnons. Mon sein se gonfla, je me sentis saisir d'une horreur sans nom. — Qu'étaient toutes les plaintes que j'avais entendu sortir d'une poitrine humaine, auprès de ce cri perçant! Mes camarades se réveillèrent de leur sommeil. Pour la troisième fois le cri retentit dans l'espace, mais plus pénétrant et plus horrible.

Nous restâmes immobiles d'épouvante, les chevaux même devinrent inquiets, frappèrent du pied et se dressèrent. Plusieurs des Espagnols tombèrent sur leurs genoux et se mirent à prier à haute voix. Un officier anglais assura qu'il avait déjà observé en Orient ce phénomène qui avait lieu dans l'atmosphère, et qui venait d'une cause électrique ; il ajouta qu'il annonçait un changement de temps. Les Espagnols, portés à croire les choses surnaturelles, croyaient entendre la voix des démons qui annonçaient une bataille sanglante. Cette croyance s'affermit parmi eux, lorsque le jour suivant on entendit gronder d'une façon terrible, le canon de Vittoria.

— Avons-nous donc besoin d'aller à Ceylan ou en Espagne pour entendre des voix surnaturelles? dit Dagobert. Le sourd gémissement de l'aquilon, le

bruit de la grêle qui tombe, le criaillement des girouettes qui tournoient sur leurs flèches, ne peuvent-ils, aussi bien que toutes les voix, nous remplir de terreur? Et tenez, prêtez seulement l'oreille à l'abominable concert de voix funèbres qui retentissent comme un orgue dans la cheminée, ou même écoutez la petite chansonnette de spectre que commence à chanter la bouilloire?

— C'est admirable! c'est charmant! s'écria la baronne. Dagobert voit des revenans jusque dans la machine à thé; il entend leurs voix plaintives au fond de la bouilloire!

— Mais, dit Angélique, notre ami n'a pas tout-à-fait tort. Ces craquemens et ces sifflemens qui se font entendre dans la cheminée me font vraiment peur, et cette chansonnette que murmure si tristement la bouilloire me

plaît si peu, que je vais éteindre cette lampe d'esprit de vin, afin qu'elle cesse promptement.

Angélique se leva en prononçant ces mots, et laissa tomber son mouchoir. Maurice le releva précipitamment, et le présenta à la jeune fille. Elle laissa tomber sur lui un regard plein de tendresse; lui, il saisit sa main, et la pressa avec ardeur contre ses lèvres.

Au même moment, Marguerite trembla comme frappée d'un coup électrique, et elle laissa tomber le verre de punch qu'elle tendait à Dagobert; le vase fragile se dispersa en mille morceaux sur le plancher. Marguerite se jeta en pleurant aux pieds de la baronne, s'accusa d'une maladresse sans égale, et la pria de lui permettre de se retirer dans sa chambre. Tout ce qu'on venait de raconter, dit-elle, avait excité en elle une singulière terreur, bien qu'elle n'eût

pas tout compris. Elle se sentait malade, et elle avait besoin de repos. Elle baisa les mains de la baronne, qu'elle arrosa de larmes.

Dagobert sentit tout ce que cette scène avait de pénible, et éprouva le besoin d'en changer la direction. Il se jeta à son tour aux pieds de la baronne, et, d'un ton pleureur qu'il prenait à volonté, demanda grâce pour la coupable, qui avait renversé le meilleur punch qui eût jamais réchauffé le cœur d'un robin; et, pour réparer sa faute, il promit de venir lui-même le lendemain frotter le salon en dansant sur la brosse les contre-danses les plus nouvelles.

La baronne, qui avait d'abord regardé Marguerite d'un air sévère, sourit de la conduite fine de Dagobert. Elle leur tendit à tous deux la main, en riant, et dit : — Levez-vous, et séchez vos larmes; vous avez trouvé grâce de-

vant mon rigoureux tribunal. Toi, Marguerite, c'est à son dévouement héroïque que tu dois ton pardon. Mais je ne puis t'épargner toute punition. Je t'ordonne donc de rester au salon, sans songer à ta petite maladie, pour verser du punch à nos hôtes, et, avant toutes choses, je te commande de donner un baiser à ton libérateur.

— Ainsi la vertu ne reste pas sans récompense! s'écria Dagobert d'un ton comique, en prenant la main de Marguerite. Seulement, mademoiselle, croyez qu'il est encore sur la terre des avocats désintéressés, qui plaideront votre cause sans l'espoir d'une telle récompense! Mais il faut céder à notre juge; c'est un tribunal sans appel.

A ces mots, il déposa un baiser sur la joue de Marguerite, et la reconduisit gravement à sa place. Marguerite était devenue d'une rougeur extrême, et elle

riait tandis que les larmes roulaient encore dans ses yeux.

— Folle que je suis! s'écria-t-elle en français. Faut-il donc que je fasse tout ce que la baronne exige? Allons, je serai calme, je verserai du punch, et j'écouterai les histoires de revenans sans trembler.

— Bravo! enfant céleste! dit Dagobert. Votre baiser a excité mon imagination, et je suis disposé à évoquer toutes les horreurs du terrible *regno di pianto!*

— Je pense, dit la baronne, que nous ferions bien de ne plus penser à toutes ces histoires fatales.

— Ma mère, je vous en prie, dit Angélique, écoutons notre ami Dagobert. Je vous avoue que je suis bien enfant, et que je n'aime rien tant que ces récits qui vous font frissonner de tous les membres.

— Oh que je me réjouis! s'écria Dagobert. Rien n'est plus aimable que les jeunes filles qui tremblent, et je ne voudrais pas, pour tout au monde, épouser une femme qui n'eût pas bien grand'peur des revenans.

— Tu prétendais tout-à-l'heure, lui dit Maurice, qu'on devait se garder de ces impressions?

— Sans doute, répliqua Dagobert, quand on le peut, car elles ont souvent des suites funestes; la crainte de la mort, un effroi continuel et une faiblesse d'esprit qui s'accroît de plus en plus par le monde fantasque dont nos rêveries nous entourent. Chacun n'a-t-il pas remarqué que la nuit le plus petit bruit trouble le sommeil, et que des rumeurs qu'on remarquerait à peine en d'autres temps nous agitent jusqu'à la folie.

— Je me souviens encore très-vive-

ment, dit Angélique, qu'il y a quatre ans, dans la nuit du quatorzième anniversaire de ma naissance, je me réveillai saisie d'une terreur qui dura plusieurs jours. Je cherchai vainement depuis à me rappeler le rêve qui m'avait causé cet effroi; mais un jour, à demi endormie auprès de ma mère, je rêvai que je lui racontais ce songe, et en effet, je lui parlai dans mon sommeil. Elle le reçut ainsi, et me le rapporta à moi-même, mais je l'ai de nouveau complètement oublié.

— Ce phénomène merveilleux, dit Dagobert, tient certainement au principe magnétique.

— De plus fort en plus fort, s'écria la baronne; voilà maintenant que nous nous perdons dans des idées qui me sont insupportables. Maurice, je vous somme de nous raconter, à l'heure même, une histoire bien folle et bien

plaisante, afin qu'il en soit fini de ces tristes contes de revenans.

— Je me conformerai bien volontiers à vos ordres, madame la baronne, dit Maurice, si vous me permettez de dire encore une seule histoire du genre que vous proscrivez. Elle occupe tellement ma pensée en ce moment que j'essaierais vainement de parler d'autre chose.

— Déchargez donc une bonne fois votre cœur de toutes les horreurs qui le remplissent! s'écria la baronne. Mon mari va bientôt revenir, et je me sens vraiment disposée aujourd'hui à assister avec lui à une de ses batailles, ou à parler de beaux chevaux avec enthousiasme, tant j'éprouve le besoin de sortir de la situation d'esprit où m'a jetée votre conversation.

— « Dans la dernière campagne, com» mença Maurice, je fis connaissance » d'un lieutenant-colonel russe, Livadien

» de naissance, âgé de trente ans envi-
» ron. Le hasard fit que nous nous
» trouvâmes long-temps ensemble de-
» vant l'ennemi, et notre liaison se res-
» serra promptement. Bogislav, c'était
» le prénom de cet officier, Bogislav
» possédait toutes les qualités qui nous
» acquièrent l'estime et l'amitié de nos
» semblables. Il était d'une haute taille,
» noble et dégagée, ses traits réguliers
» et agréables, d'une urbanité rare,
» bon, généreux, et surtout brave
» comme un lion. Il savait être convive
» aimable; mais souvent, au milieu de
» sa gaîté, une pensée sombre s'empa-
» rait tout-à-coup de lui, et son visage
» prenait une expression sinistre. Alors
» il devenait silencieux, quittait la so-
» ciété, et allait errer solitairement. En
» campagne il avait coutume, durant
» la nuit de galoper sans relâche de
» poste en poste, et de ne s'abandonner

» au sommeil qu'après avoir épuisé » toutes ses forces ; et en le voyant s'ex- » poser sans nécessité aux plus grands » dangers, chercher dans les batailles » la mort, qui semblait le fuir, je ne » pouvais douter qu'une perte irrépa- » rable ou une mauvaise action avait » troublé sa vie.

» Arrivés sur le territoire français, » nous prîmes d'assaut une petite place » forte, et nous nous y arrêtâmes quel- » ques jours pour faire reposer nos sol- » dats. La chambre dans laquelle Bo- » gislav s'était logé était fort voisine de » la mienne. Dans la nuit, j'entendis » frapper doucement à ma porte. J'é- » coutai ; on prononçait mon nom. Re- » connaissant la voix de Bogislav, je me » levai et j'ouvris. Il se présente devant » moi presque nu, un flambeau à la » main, pâle comme un cadavre, trem-

» blant de tous ses membres, et ne pou-
» vant parler.

» — Au nom du ciel, mon cher Bo-
» gislav, qu'avez-vous? m'écriai-je en
» le soutenant, et en le conduisant à
» un fauteuil; et lui tenant les mains,
» je le conjurai de m'apprendre la
» cause de son trouble.

» Bogislav se remit peu à peu, sou-
» pira profondément, et me dit à voix
» basse: — Non, non! si la mort que
» j'appelle ne vient pas, j'en deviendrai
» fou! — Maurice, je veux te confier un
» horrible secret. — Tu sais que j'ai
» séjourné quelques années à Naples.
» Là je vis la fille d'une des familles les
» plus considérées, et j'en devins éper-
» dûment épris. Cet ange s'abandonna
» entièrement à moi, ses parens m'a-
» gréèrent, et l'union, dont j'attendais
» le bonheur de ma vie, fut résolue.
» Le jour du mariage était déjà fixé,

» lorsqu'un comte sicilien se présenta
» dans la maison, et s'efforça de plaire
» à ma fiancée. Je cherchai une expli-
» cation avec lui; il me traita avec hau-
» teur. Je l'attaquai alors, nous nous
» battîmes et je lui plongeai mon épée
» dans le sein. Je courus trouver ma
» fiancée. Je la trouvai en larmes, elle
» me nomma l'assassin de son bien-
» aimé, elle me repoussa avec horreur,
» jeta des cris de désespoir, et lorsque
» je pris sa main elle tomba sans vie,
» comme si elle eût été touchée par un
» scorpion! — Comment te peindre
» ma surprise, ma douleur! Les parens
» de la jeune fille ne pouvaient com-
» prendre le changement qui s'était
» opéré en elle; jamais elle n'avait prêté
» l'oreille aux propos du comte. Le père
» me cacha dans son palais, et mit tous
» ses soins à me faire évader de Naples.
» Fustigé par toutes les furies, je partis

» d'un trait pour Saint-Pétersbourg ! —
» Non, ce n'est pas la trahison de ma
» maîtresse, c'est un secret terrible qui
» consume ma vie. Depuis cette mal-
» heureuse journée de Naples, je suis
» poursuivi par toutes les terreurs de
» l'enfer ! Souvent le jour, plus souvent
» encore la nuit, j'entends, tantôt de
» loin, tantôt près de moi, comme le
» râlement d'un agonisant. C'est la voix
» du comte que j'ai tué, qui retentit
» dans mon âme. Au milieu du gronde-
» ment de la mitraille, à travers les feux
» roulans des bataillons, cet affreux
» gémissement retentit à mes oreilles,
» et toute la rage, tout le désespoir d'un
» insensé, s'allument dans mon sein ! —
» Cette nuit même.....

» Bogislav s'arrêta plein d'horreur
» ainsi que moi, car un long cri plaintif
» se fit entendre. Il semblait que quel-
» qu'un se traînât avec peine du bas

» des degrés et s'efforçât de monter
» jusqu'à nous d'un pas lourd et incer-
» tain. Bogislav se leva tout à coup et
» s'écria, les yeux étincelans et d'une
» voix tonnante : — Misérable, parais,
» parais si tu l'oses! Je te défie, toi et
» tous les démons! — Aussitôt nous
» entendîmes un coup violent et.....

En cet endroit du récit de Maurice la porte du salon s'ouvrit à grand bruit.

On vit entrer un homme entièrement vêtu de noir, le visage pâle, le regard ferme et sévère. Il s'approcha de la baronne avec toute l'aisance d'un homme du grand monde, et la pria, en termes choisis, de l'excuser si, invité pour le soir, il venait si tard; mais une visite dont il n'avait pu se débarrasser l'avait retenu, à son grand déplaisir. — La baronne, hors d'état de se remettre de son effroi, balbutia quelques mots inintelligibles qui tendaient, avec ses gestes,

à faire prendre place à l'étranger. Il se choisit une chaise tout près de la baronne, vis-à-vis d'Angélique, s'assit et laissa errer son regard imposant sur tout le cercle. Toutes les langues semblaient paralysées, et personne ne trouvait la force de prononcer une parole. L'étranger reprit alors la parole : il devait doublement s'excuser, et d'être arrivé si tard, et d'être entré avec autant d'impétuosité; cette dernière circonstance ne devait pas, au reste, lui être attribuée, mais au laquais qu'il avait trouvé dans l'antichambre, et qui avait poussé avec violence la porte du salon. La baronne, combattant avec peine le sentiment étrange qui s'était emparé d'elle, demanda timidement à l'étranger qui elle avait l'honneur de recevoir chez elle. Celui-ci sembla n'avoir pas entendu cette question; il était tout à Marguerite, dont la disposition

avait entièrement changé, et qui lui disait, dans son jargon demi-allemand demi-français, tout en riant et sautillant auprès de lui, qu'on avait passé la soirée à se réjouir d'histoires bien noires, et que M. le major était en train d'annoncer l'apparition d'un méchant esprit lorsque la porte s'était ouverte et qu'on l'avait vu paraître. La baronne, sentant l'inconvenance de renouveler sa demande à un homme qui s'annonçait comme invité, réduite surtout au silence par la crainte qu'elle éprouvait, resta quelques momens rêveuse, et l'étranger mit fin au bavardage de Marguerite en parlant de choses indifférentes. La baronne lui répondit, et Dagobert essaya de se mêler à la conversation, qui se traîna languissamment. Pendant ce temps, Marguerite chantonnait quelques couplets de chansons françaises, et agitait ses pieds comme si

elle eût cherché à se rappeler quelques pas de contredanse, tandis que personne n'osait bouger. Chacun se sentait à l'étroit dans sa poitrine; la présence de l'étranger les accablait comme l'atmosphère d'un temps d'orage, et les paroles expiraient sur leurs lèvres en contemplant les traits livides de cet hôte inattendu. Cependant on ne pouvait rien découvrir d'inaccoutumé dans son ton et ses manières, qui indiquaient un homme bien élevé et plein d'usage. L'accent prononcé avec lequel il parlait le français et l'allemand donnait à croire qu'il n'était né ni en Allemagne ni en France.

La baronne respira enfin lorsqu'un bruit de chevaux se fit entendre devant la porte, et qu'elle distingua la voix du colonel.

Bientôt après le colonel Grenville entra dans le salon. Dès qu'il aperçut

l'étranger, il courut à lui, et s'écria : —Soyez le bien venu dans ma maison, mon cher comte! Puis se retournant vers la baronne : le comte Aldini, un ami cher et fidèle, que j'ai acquis dans le Nord et que j'ai retrouvé dans le Midi.

La baronne, dont la crainte s'était aussitôt dissipée, dit au comte en souriant agréablement qu'il ne devait pas s'en prendre à elle d'avoir été reçu d'une façon un peu singulière, mais au colonel, qui avait négligé de la prévenir de sa visite. Alors elle raconta à son mari comment on n'avait parlé durant toute la soirée que d'apparitions, et comme le comte avait paru au moment où Maurice disait au milieu d'une lamentable histoire : Un coup violent se fit entendre, et la porte s'ouvrit avec fracas.

— C'est parfait! On vous a pris pour

un revenant, mon cher comte! dit le colonel en riant aux éclats. En effet il me semble que mon Angélique porte des traces de frayeur sur son visage; le major a l'air encore tout peiné de son histoire et Dagobert a presque perdu sa gaîté. Dites-moi donc, comte, n'est-ce pas fort mal de vous prendre pour un spectre, pour un génie malfaisant?

— Aurais-je en moi quelque chose d'effrayant? répondit le comte d'un ton singulier. On parle beaucoup maintenant d'hommes qui exercent un charme particulier par leurs regards et leurs attouchemens; peut-être suis-je en possession d'une puissance semblable.

— Vous plaisantez, M. le comte, dit la baronne; mais il est vrai qu'on réveille aujourd'hui tous les mystères des vieilles croyances.

— Oui, le monde est si vieux qu'il

croit se rajeunir en se berçant de contes de nourrices, répondit l'étranger. C'est une épidémie qui gagne chaque jour davantage. — Mais j'ai interrompu M. le major au point intéressant de son histoire. Je ne l'ai point intimidé, j'espère, et je le prie de continuer, car je suis sûr que ses auditeurs attendent avec impatience le dénouement.

Le comte étranger n'intimidait pas seulement Maurice, il lui inspirait une répugnance extrême. Il trouvait dans ses paroles, surtout dans son sourire, quelque chose d'ironique et de méprisant; et il répondit d'un ton sec et les yeux enflammés, qu'il craindrait de troubler par son récit la gaîté que le comte avait apportée dans le cercle, et qu'il préférait se taire.

Le comte n'accorda pas beaucoup d'attention aux paroles du major; mais tout en jouant avec sa tabatière d'or,

il se tourna vers le colonel, et lui demanda si cette dame si éveillée était née Française.

Il parlait de Marguerite qui continuait de sautiller dans le salon. Le colonel s'approcha d'elle et lui demanda à demi-voix si elle était folle. Marguerite se glissa effrayée, près de la table à thé, et s'assit en silence.

Le comte prit la parole, et parla avec beaucoup de charme de plusieurs choses récentes. Dagobert osait à peine prononcer une parole. Maurice extrêmement rouge, les yeux animés, semblait guetter le signe d'une attaque. Angélique paraissait entièrement occupée de son travail d'aiguille, et ne leva pas les yeux une seule fois. On se sépara assez mécontent l'un de l'autre.

— Tu es un heureux mortel, s'écria Dagobert lorsqu'il se trouva seul avec Maurice. N'en doute pas plus long-

temps, Angélique t'aime tendrement. J'ai lu aujourd'hui jusqu'au fond de ses regards, elle est tout amour pour toi. Mais le démon est toujours occupé à troubler le bonheur des hommes. Marguerite est dévorée d'une passion folle. Elle t'aime avec toute la fureur qu'ait jamais inspirée le désespoir dans le cœur d'une femme. La conduite singulière qu'elle a tenue aujourd'hui, n'était que l'explosion d'une affreuse jalousie qu'elle n'a pu contenir. Lorsque Angélique laissa tomber son mouchoir, lorsque tu le ramassas, et qu'en le lui rendant, tu lui baisas la main, toutes les furies d'enfer s'emparèrent de la pauvre Marguerite. Et tu es l'unique cause du désordre qu'elle ressent; car autrefois tu te montrais d'une galanterie extrême avec la jolie Française. Je sais que tu ne songeais qu'à Angélique, que tous les hommages que tu dissipais

auprès de Marguerite, ne s'adressaient qu'à sa compagne, mais tes regards mal dirigés allaient souvent frapper la pauvre fille et l'embrâsaient. Maintenant, le mal est fait, et je ne sais pas vraiment comment terminer cette affaire sans éclat et sans un terrible scandale.

— Cesse donc de me tourmenter avec Marguerite, dit le major. Si réellement Angélique m'aime, — j'en doute encore, — je suis le plus heureux des hommes, et toutes les Marguerites du monde et leurs folies ne sauraient me troubler. Mais une nouvelle crainte est venue me tourmenter. Cet étranger, ce comte mystérieux, qui s'est présenté au milieu de nous comme une sombre énigme, qui nous a tous troublés, ne semble-t-il pas venir se placer entre nous deux? J'ai comme un souvenir confus, je me rappelle presque un songe qui m'a montré ce comte

au milieu de circonstances terribles! J'ai le pressentiment que partout où il se montre, éclate un événement funeste. — As-tu remarqué comme ses regards se portaient souvent sur Angélique, comme alors une longue veine se colorait de sang sur ses joues pâles? Les paroles qu'il m'adressait avaient un son ironique qui me faisait tressaillir; il en veut à notre amour; mais je serai sur son chemin jusqu'à la mort!

Il s'était écoulé quelque temps depuis cet entretien. Le comte, en visitant toujours de plus en plus souvent la maison du colonel, s'était rendu indispensable. On était tombé d'accord sur l'injustice qu'il y avait eu à lui trouver un air mystérieux et étrange.—Le comte lui-même ne devait-il pas nous trouver des gens fort mystérieux et fort étranges, en voyant nos visages pâles et notre singulier maintien? disait la

baronne lorsqu'il était question de sa première venue. Dans chacune de ses conversations, le comte déroulait des trésors de connaissances les plus variées, et, bien qu'en sa qualité d'Italien il conservât un accent embarrassé, il discourait néanmoins avec une grâce et une facilité extrêmes. Ses récits animés, pleins de feu, entraînaient les auditeurs, et lorsqu'il parlait, et qu'un aimable sourire venait animer ses traits pâles, mais expressifs et réguliers, Dagobert, Maurice lui-même, oubliaient leur rancune et restaient, de même qu'Angélique et tous les autres, suspendus à ses lèvres, pour ainsi dire.

L'amitié du colonel et du comte avait pris naissance d'une manière fort honorable pour le dernier. Au fond du Nord, où ils s'étaient trouvés réunis par le hasard, le comte avait aidé le colonel, de sa bourse et de sa fortune,

avec un rare désintéressement, et l'avait ainsi tiré d'un embarras qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses pour son nom et son honneur. Aussi le colonel lui portait-il la reconnaissance la plus vive.

— Il est temps, dit-il à la baronne un jour qu'ils se trouvaient ensemble, il est temps que je te fasse connaître quel est le but du séjour du comte dans cette ville. Tu sais qu'il y a quatre ans nous nous étions liés si intimement ensemble dans la garnison où je me trouvais; que nous habitions toujours la même maison. Il arriva que le comte me visitant un matin trouva sur ma table le portrait en miniature d'Angélique, que je porte constamment avec moi. Plus il l'examinait, plus son trouble devenait visible. Il ne pouvait en détourner ses regards, et il resta longtemps à le contempler en silence. —

Jamais, s'écria-t-il enfin, jamais je n'ai vu un visage de femme plus touchant et plus beau ; jamais je n'ai senti l'amour se répandre comme en cet instant dans mon cœur! Je le plaisantai sur l'effet merveilleux de ce portrait, je le nommai un nouveau Kalaf,[1] et je lui souhaitai pour son bonheur que mon Angélique ne fût pas une Turandot. Enfin je lui fis comprendre qu'à son âge (car, bien qu'il ne fût pas avancé dans la vie, on ne pouvait plus le nommer un jeune homme), cette manière romanesque de s'éprendre subitement à la vue d'un portrait me surprenait un peu. Mais il me jura avec toute la vivacité et les gestes passionnés, particuliers à sa nation, qu'il aimait inexprimablement Angélique, et que si je ne voulais le

1 Personnage des contes persans. Le Vénitien Gozzi a fait une comédie intitulée la *Princesse Turandot.* [*le Tr.*]

plonger dans le plus violent désespoir je devais lui permettre de prétendre à sa main. C'est dans ce dessein que le comte s'est présenté dans notre maison. Il se croit certain du consentement d'Angélique, et hier il me l'a demandée formellement. Que penses-tu de sa demande, ma chère Elise?

La baronne ne pouvait se rendre compte de l'effroi que lui avaient causé les dernières paroles du colonel.

— Au nom du ciel! s'écria-t-elle. Angélique au comte étranger!

— Un étranger! répondit le colonel en fronçant le sourcil. Celui à qui je dois l'honneur, la liberté, la vie peut-être, un étranger? — J'avoue que son âge n'est pas absolument celui qui conviendrait à une jeune fille; mais c'est un homme noble et grand, et en outre un homme riche, très-riche....

— Et sans consulter Angélique, qui

n'a peut-être pas autant de penchant pour lui qu'il se l'imagine dans son amoureuse folie!

Le colonel se leva vivement de sa chaise, et s'avança vers la baronne, les yeux animés de colère : — Vous ai-je jamais donné lieu de croire que je sois un père insensé et tyrannique, dit-il, et que je livrerais mon enfant chéri à des mains indignes d'elle? Cessez de me tourmenter de vos sensibleries romanesques et de votre tendresse raffinée! Angélique est tout oreilles quand le comte parle, elle le regarde avec une bonté amicale, elle rougit lorsqu'il lui baise la main; tout en elle annonce un penchant pur et innocent pour sa personne, un de ces sentimens qui rendent un homme heureux, et il n'est pas besoin pour cela de cet amour romanesque qui ravage quelquefois vos têtes!

— Je crois, dit la baronne, que le

cœur d'Angélique n'est plus assez libre pour faire un choix.

— Quoi! s'écria le colonel irrité; et il allait éclater, lorsque la porte s'ouvrit : Angélique entra, les traits animés par un ravissant sourire.

Le colonel perdit tout-à-coup son humeur et sa colère; il alla vers elle, l'embrassa sur le front, la conduisit à un fauteuil, s'assit amicalement auprès d'elle, tout proche de son enfant tendre et chéri. Alors il parla du comte, vanta sa tournure noble, sa raison, ses sentimens élevés, et demanda à Angélique si elle le trouvait à son gré. Angélique répondit que d'abord le comte lui avait semblé effrayant et étrange, mais que peu à peu ce sentiment s'était entièrement effacé, et qu'elle le voyait avec plaisir.

—Eh bien, s'écria le colonel plein de joie; le ciel soit loué! Le comte Aldini,

ce noble seigneur, il t'adore du fond de son âme, ma chère enfant, il demande ta main et tu ne la lui refuseras pas.

A peine le colonel eut-il prononcé ces paroles, qu'Angélique poussa un profond soupir et tomba presque sans vie. La baronne la reçut dans ses bras en jetant un regard expressif sur le colonel muet et consterné à la vue de la pauvre enfant, dont les traits étaient couverts d'une pâleur mortelle. — Angélique reprit ses sens peu à peu, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et elle s'écria d'une voix lamentable : Le comte, le terrible comte ! — Non, non, jamais !

Le colonel la conjura, à plusieurs reprises et avec toute la douceur imaginable, de lui dire au nom du ciel pourquoi le comte lui semblait si terrible. Angélique avoua alors qu'au moment où son père lui avait dit que le

comte l'aimait, un rêve affreux qu'elle avait fait dans la nuit du quatorzième anniversaire de sa naissance, s'était représenté dans toute sa force à sa mémoire, d'où il s'était effacé depuis cette nuit même, sans qu'elle eût jamais pu se rappeler une seule de ses images. « Je me promenais dans un riant jardin, dit Angélique; il s'y trouvait des arbustes rares et des fleurs étrangères. Tout à coup je m'arrêtai devant un arbre merveilleux dont les feuilles sombres, larges et odorantes ressemblaient à celles d'un platane. Ses branches s'agitaient si doucement! Elles murmuraient mon nom et m'invitaient à me reposer à leur ombre. Irrésistiblement entraînée par une force invisible, je tombai sur le gazon, au pied de l'arbre. Alors il me sembla que j'entendais de singuliers gémissemens dans les airs, et lorsqu'ils venaient, comme

un souffle du vent, agiter le feuillage de l'arbre, il rendait de profonds soupirs. Une douleur inexprimable s'empara de moi, une vive compassion s'éleva dans mon sein, j'ignore à quel sujet; et tout à coup un éclair brûlant traversa mon cœur et le déchira! — Le cri que je voulus pousser ne put s'échapper de ma poitrine chargée d'un effroi sans nom, il se changea en un soupir profond. Mais l'éclair qui avait traversé mon cœur, s'était échappé de deux yeux humains fixés sur moi du fond d'une sombre feuillée. En cet instant, ces yeux étaient tout près de mon visage, et j'aperçus une main blanche comme la neige qui traçait des cercles autour de moi. Et toujours, toujours les cercles devenaient plus étroits et m'environnaient de leurs lignes de feu, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai enlacée dans une toile lumineuse, sembla-

ble à celle de l'araignée. Et en même temps, c'était comme si le regard de ces deux yeux terribles se fût emparé de tout mon être; je ne tenais plus à moi-même et au monde que par un fil auquel il me semblait que j'étais suspendue, et cette pensée était pour moi un affreux martyre. L'arbre inclina vers moi ses branches, et la voix touchante d'un jeune homme s'en échappa. Elle me dit : Angélique, je te sauverai, — je te sauverai ! Mais. . . . . »

Angélique fut interrompue; on annonça le major qui venait parler au colonel pour affaires de service. Dès qu'Angélique eut entendu prononcer le nom du major, elle s'écria en versant de nouvelles larmes, avec cet accent que donnent les douleurs de l'âme : —Maurice .... Ah ! Maurice.....

Le major avait entendu ces mots en entrant. Il aperçut Angélique baignée

de pleurs, les bras étendus vers lui. Hors de lui, il jeta à terre son casque d'acier qui roula à grand bruit, tomba aux pieds d'Angélique, la prit dans ses bras et la serra avec passion contre son cœur. — Le colonel contemplait ce groupe, la bouche béante; la surprise étouffait sa voix.

— Je soupçonnais qu'ils s'aimaient! dit la baronne à voix basse.

— Major, dit enfin le colonel en colère, qu'avez-vous de commun avec ma fille?

Maurice revenant promptement à lui, remit Angélique à demi-morte dans son fauteuil, releva violemment son casque, s'avança vers le colonel, les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur, et lui jura sur son honneur qu'il aimait Angélique de toute son âme, mais que jusqu'à ce jour, pas un mot qui ressemblât à un aveu, ne s'était

échappé de ses lèvres. Il n'avait que trop douté de l'amour d'Angélique, ce moment seul lui avait révélé tout son bonheur, et il espérait de la générosité d'un homme aussi noble, de la tendresse d'un père, un consentement qui devait tous les rendre heureux.

Le colonel toisa le major d'un regard, lança un sombre coup d'œil à Angélique, puis s'avança au milieu de la chambre, les bras croisés, immobile comme quelqu'un qui hésite à prendre un parti. Il marcha quelque temps, s'arrêta devant la baronne qui avait pris Angélique dans ses bras, et qui cherchait à la consoler : — Quel rapport, dit-il d'une voix sourde et cherchant à retenir sa colère, quel rapport a ton rêve absurde avec le comte?

Aussitôt Angélique se jeta à ses pieds, baisa ses mains, les couvrit de larmes, et lui dit d'une voix à demi-étouffée :

Ah! mon père! — Mon père chéri! Les yeux horribles qui me brûlaient le sein de leurs regards, c'étaient les yeux du comte! C'était sa main de spectre qui m'entourait de liens de feu! — Mais cette voix de jeune homme, qui m'appelait du milieu des fleurs, c'était Maurice! mon Maurice!

— Ton Maurice! s'écria le colonel en se détournant si violemment qu'Angélique tomba sur le parquet. Il se remit à marcher en se disant à voix basse: — Ainsi c'est à des visions enfantines, à un amour caché que seront sacrifiés les sages projets d'un père, les espérances d'un homme d'honneur. Enfin, il s'arrêta devant Maurice: — Major, dit-il, vous savez combien je vous estime; je n'aurais pas trouvé de gendre qui me fût plus cher que vous; mais le comte Aldini a ma parole, et je lui dois autant qu'un homme peut devoir à un autre.

Ne croyez pas cependant que je veuille jouer ici le rôle d'un père tyrannique et opiniâtre. Je cours auprès du comte, je lui dirai tout. Votre amour me coûtera peut-être un combat sanglant, il me coûtera peut-être la vie! n'importe, j'y cours! Attendez ici mon retour!

Le major jura avec enthousiasme qu'il aimerait mieux mille fois perdre la vie que de souffrir que le colonel s'exposât au moindre danger. Le colonel s'éloigna rapidement, sans lui répondre.

A peine le colonel eut-il quitté la chambre que les deux amans se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se jurèrent un amour invariable, une fidélité éternelle. Angélique dit que ce n'était qu'au moment où le colonel lui avait fait connaître les prétentions du comte qu'elle avait compris toute la force de son amour pour Maurice, et

qu'elle aimerait mieux mourir que de devenir l'épouse d'un autre. Il lui semblait, dit-elle, qu'elle avait deviné combien Maurice la chérissait aussi; alors ils se rappelèrent et se redirent tous les momens où leur amour s'était trahi, et ils se livrèrent à leur ravissement, oubliant tous les obstacles, toute la colère du colonel, et se mirent à se réjouir comme des enfans. La baronne, profondément émue, leur promit de faire tout au monde pour détourner le colonel d'une union qui, sans qu'elle pût s'en rendre compte, lui faisait horreur.

Une heure à peu près s'était écoulée, lorsque la porte s'ouvrit; et, au grand étonnement de tous, on vit entrer le comte Aldini. Il était suivi du colonel, dont les regards étaient radieux. Le comte s'approcha d'Angélique, prit sa main, et la contempla en souriant dou-

loureusement et d'un air amer. Angélique balbutia, et dit presqu'en défaillant : Oh!... ces yeux!...

— Vous pâlissez comme la première fois que j'entrai dans ce salon, mademoiselle, dit le comte. Suis-je encore à vos yeux un spectre effrayant? Non, remettez-vous, Angélique; ne craignez rien d'un homme inoffensif, qui vous aime avec toute la tendresse, avec toute l'ardeur d'un jeune homme; qui ne savait pas que vous aviez donné votre cœur, et qui était assez insensé pour prétendre à votre main. Non! — La parole même de votre père ne me donne pas le moindre droit à une félicité que vous seule pouvez dispenser. Vous êtes libre, mademoiselle! Mon regard même ne doit plus vous rappeler l'effroi qu'il vous a causé; bientôt, demain peut-être, je retournerai dans ma patrie!

— Maurice! Maurice! s'écria Angé-

lique au comble de ses vœux, et elle se jeta dans les bras de son bien-aimé. — Le comte frémissait de tous ses membres, un feu extraordinaire jaillissait de ses yeux, ses lèvres tremblaient, il laissa échapper un son inarticulé; mais, se tournant vivement vers la baronne, et lui faisant une question indifférente, il parvint à contenir le sentiment qui le dominait.

Pour le colonel, il s'écria plusieurs fois : Quelle grandeur d'âme! Quelle générosité! Qui pourrait l'égaler en noblesse! Vous serez mon ami pour la vie! — Puis il pressa sur son cœur le major, Angélique, la baronne, et dit en riant qu'il ne voulait rien savoir du complot qu'ils avaient formé, mais qu'il espérait qu'Angélique ne souffrirait plus du mal que lui causaient les yeux de revenans.

La journée était avancée; le colonel

pria le major et le comte de prendre place à sa table. On envoya chercher Dagobert, qui arriva bientôt brillant de joie et de gaîté.

En se mettant à table, on s'aperçut que Marguerite manquait. On annonça qu'elle s'était renfermée dans sa chambre, et qu'elle avait déclaré qu'elle était malade et hors d'état de paraître.

— Je ne sais, dit le baron, ce qui se passe depuis quelque temps dans la tête de Marguerite; elle est remplie d'humeurs capricieuses et d'obstination; elle pleure, elle rit sans motif, et ses idées chimériques sont souvent telles qu'elle se rend insupportable.

— Ton bonheur cause la mort de Marguerite, murmura Dagobert à l'oreille du major.

— Visionnaire, répondit le major, également à voix basse, ne le trouble pas ce bonheur!

Jamais le colonel ne s'était montré d'une humeur plus charmante; jamais la baronne, qui avait si long-temps éprouvé des soucis pour le sort de son enfant, ne s'était trouvée plus complètement heureuse; et comme Dagobert se livrait à tous les élans de la joie, comme le comte, oubliant sa blessure encore toute récente, donnait un libre essor aux traits de son esprit varié, tous les convives semblaient former une guirlande d'heureux auprès du couple fortuné.

Le crépuscule était venu; le plus noble vin brillait dans le cristal, et l'on buvait gaîment aux deux époux, lorsque la porte de la salle s'ouvrit doucement. Marguerite s'avança d'un pas incertain, couverte d'une blanche robe de nuit, les cheveux épars, pâle, et les traits immobiles.—Marguerite, quelle est cette folie? s'écria le colonel. Mais

Marguerite, sans le regarder, s'avança lentement vers le major, posa sa main glacée sur son sein, plaça un baiser presque insensible sur son front, et murmura d'une voix sourde : Que le baiser d'une mourante porte bonheur au joyeux fiancé! — Et elle tomba sans mouvement.

— La malheureuse se meurt d'amour pour le major! dit Dagobert bas au comte.

— Je le sais! répondit le comte. Sans nul doute, elle a fait la folie de prendre du poison.

— Au nom du ciel! s'écria Dagobert épouvanté, et il s'élança sur le fauteuil où l'on avait déposé Marguerite. Angélique et la baronne étaient auprès d'elle, lui faisant respirer des sels et lui frottant le front d'eaux spiritueuses. Lorsque Dagobert s'approcha, elle venait d'ouvrir les yeux.

— Sois tranquille, ma chère enfant, dit la baronne, tu es malade, cela se passera.

— Oui, répondit Marguerite en souriant, cela se passera bientôt, car j'ai pris du poison!

Angélique et la baronne poussèrent de grands cris. — A tous les diables la folle! s'écria le colonel en fureur! — Que l'on coure chez le médecin! Allez! Amenez sur l'heure le premier qu'on trouvera!

Les laquais, Dagobert lui-même, voulurent courir exécuter ses ordres. — Arrêtez! dit le comte, qui jusqu'à ce moment était resté fort tranquille, vidant avec complaisance son verre, rempli de vin de Syracuse, sa boisson favorite. — Arrêtez! Si Marguerite a pris du poison, il n'est pas besoin de médecin; dans ce cas, je suis le meilleur médecin possible. Laissez-moi faire.

Il s'approcha de Marguerite, qui était retombée dans un évanouissement, et qui éprouvait de temps en temps des secousses nerveuses. Il se baissa sur elle; on remarqua qu'il tirait de sa poche un petit étui, dans lequel il prit une substance qu'il tint entre ses doigts, et dont il frotta le dos et la poitrine de Marguerite; puis il dit, en s'éloignant d'elle : —Cette fille a pris de l'opium ; mais je puis la sauver par des remèdes qui me sont connus.

Sur l'ordre du comte, Marguerite fut transportée dans sa chambre, où il resta seul avec elle.— Pendant ce temps, la femme de chambre de la baronne avait trouvé dans la chambre de Marguerite la fiole qui contenait les gouttes d'opium recommandées depuis quelque temps à M[me] de Grenville. La malheureuse l'avait vidée tout entière.

— Le comte, dit Dagobert d'un air

un peu ironique, est un homme bien merveilleux! Il a tout deviné. Rien qu'en regardant Marguerite, il a su qu'elle avait pris du poison; et il en a reconnu l'espèce et la couleur.

Une bonne heure après, le comte reparut et annonça que la vie de Marguerite était hors de danger. Jetant un regard sur Maurice, il ajouta qu'il espérait aussi bannir de son âme le principe même du mal. Il demanda que la femme de chambre passât la nuit auprès de Marguerite, lui-même il voulait veiller dans la chambre voisine pour se trouver prêt à la secourir au besoin; pour se disposer à cette nuit fatigante, il se remit à table avec les hommes, tandis qu'Angélique et la baronne agitées par cette scène, se retiraient dans leur chambre.

Le colonel donna un libre cours à l'humeur que lui causait ce qu'il nom-

mait le mauvais procédé de Marguerite. Maurice et Dagobert gardaient tristement le silence. Mais plus ils se montraient abattus, plus le comte laissait éclater une gaîté qui ne lui était pas ordinaire, et qui avait en effet quelque chose de cruel.

— Ce comte, dit en se retirant Dagobert à son ami, ce comte produit toujours sur moi un effet étrange; il me semble toujours qu'il y a quelque chose de surnaturel en lui.

— Ah! répondit Maurice, l'idée d'un malheur qui menace notre amour m'accable et m'oppresse!

Dans la même nuit, le colonel fut réveillé par l'arrivée d'un courrier venu de la résidence. Le lendemain, il vint trouver la baronne, un peu troublé: — Nous serons bientôt forcés de nous séparer encore, ma chère Élise, dit-il en s'efforçant de paraître calme. La guerre

va recommencer de nouveau, après un court intervalle de repos. Hier j'ai reçu l'ordre de me mettre en marche avec mon régiment dès qu'il sera possible, peut-être déjà la nuit prochaine.

La baronne pâlit d'effroi et fondit en larmes. Le colonel chercha à la consoler en disant qu'il était convaincu que cette campagne serait courte et glorieuse, et que la satisfaction avec laquelle il la commençait lui faisait pressentir qu'il n'avait nul péril à redouter. — Jusqu'à notre retour, ajouta-t-il, tu pourras aller dans nos terres avec Angélique. Je vous donnerai un guide qui égayera votre solitude. Le comte Aldini part avec vous.

— Le comte! Au nom du ciel! s'écria la baronne. Le comte partir avec nous; après avoir rejeté son amour!... Un Italien adroit, qui sait cacher sa

colère au fond de son cœur, et qui la laissera peut-être éclater au moment favorable! Partir avec ce comte qui, je ne sais pourquoi, m'est devenu hier plus odieux que jamais!

— Hum, c'est à n'y pas tenir avec l'imagination et les rêves des femmes! s'écria le colonel en frappant du pied. Elles ne comprennent pas la grandeur d'âme d'un homme supérieur, et elles se figurent qu'il n'y a que de l'amour dans la vie! Le comte a passé toute la nuit dans l'anti-chambre de Marguerite, comme il se le proposait. C'est à lui que j'ai porté d'abord la nouvelle de la guerre. Son retour dans sa patrie devient presque impossible; et il a été accablé de cette nouvelle. Je lui ai offert de séjourner dans mes domaines. Après beaucoup d'hésitations, il a enfin accepté et il m'a donné sa parole de faire tout ce qui serait en son pouvoir

pour vous protéger et pour adoucir les ennuis de notre séparation. Tu sais tout ce que je dois au comte; puis-je lui refuser un asile?

La baronne ne put, n'osa rien répondre. Le colonel tint parole; dans la nuit suivante, les trompettes sonnèrent le départ, et les deux amans se séparèrent dans une douleur inexprimable.

Peu de jours après, lorsque Marguerite fut rétablie, la baronne partit pour sa terre avec Angélique. Le comte les suivit avec leurs gens.

Durant les premiers jours, le comte mit une délicatesse infinie dans ses rapports avec les deux dames, il ne leur rendit visite que lorsqu'elles en exprimèrent le désir, et demeura renfermé dans son appartement ou se livra à des promenades solitaires.

La guerre parut d'abord favorable à

l'ennemi; mais bientôt le sort des armes changea et la victoire se déclara dans les rangs où combattait le colonel. Le comte apportait toujours le premier les bonnes nouvelles, il était toujours le mieux instruit du sort des armées et de la marche du régiment du colonel. Dans plusieurs affaires sanglantes, ni le colonel ni le major n'avaient reçu la moindre blessure : les lettres les plus authentiques en faisaient foi. C'est ainsi que le comte paraissait toujours devant les deux dames comme un messager de bonheur; il se montrait plein de dévouement pour Angélique, l'ami le plus tendre et le plus inquiet pour son père; et la baronne ne pouvait s'empêcher de reconnaître que le colonel avait bien jugé le comte, et que les préjugés qu'elle nourrissait contre lui étaient souverainement injustes. Marguerite elle-même semblait guérie

de sa folle passion, et le calme, ainsi que la confiance, étaient rentrés dans le petit cercle.

Une lettre du colonel adressée à sa femme, et un billet que le major écrivit à Angélique achevèrent de dissiper tous les soucis. La paix avait été conclue dans la capitale de la France.

Angélique était ivre de joie et d'espérance, et c'était toujours le comte qui parlait avec feu, des actions d'éclat de Maurice et du bonheur qui souriait à la jolie fiancée. Un jour enfin, il prit la main d'Angélique, et la portant à son cœur, il lui demanda si elle le haïssait encore comme autrefois? Rougissant de honte, et les yeux humides de larmes, Angélique répondit qu'elle ne l'avait jamais haï, mais qu'elle aimait trop Maurice pour n'avoir pas rejeté avec horreur toute autre union. Le comte la regarda avec gravité, et lui

dit solennellement : Angélique, regardez-moi comme un père. — Et il déposa sur son front un baiser que la pauvre enfant souffrit, car elle se rappela que c'était ainsi que son père avait coutume de l'embrasser.

On s'attendait de jour en jour à voir revenir le colonel dans sa patrie; lorsqu'une lettre vint renverser toutes les espérances. Le major avait été assailli par des paysans, dans un village de la Champagne qu'il traversait pour regagner la frontière, on l'avait renversé de son cheval à coups de faux et de fléaux, et son domestique était parvenu à s'échapper. — Ainsi la joie qui remplissait déjà la maison, fut changée en un désespoir sans égal.

SECONDE PARTIE.

Toute la maison du colonel était dans l'agitation. On voyait sans cesse monter et descendre les laquais couverts de riches livrées, et la cour était remplie de carosses qui amenaient les personnes invitées que recevait avec empressement, le colonel, la poitrine couverte

de décorations acquises dans la dernière campagne.

Dans sa chambre solitaire, parée comme une fiancée, était assise Angélique dans l'éclat d'une beauté accomplie, embellie par la fraîcheur de la jeunesse. Sa mère était auprès d'elle.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, tu as librement fait choix du comte Aldini pour ton mari. Autant ton père insistait autrefois sur cette union, autant il s'est montré indifférent à ce sujet, depuis la mort du malheureux Maurice. Oui, il me semble maintenant qu'il ait lui-même partagé avec moi le douloureux sentiment que je ne puis te cacher. Il reste incompréhensible pour moi que tu aies si promptement oublié Maurice. — Le moment décisif approche. — Tu vas donner ta main au comte. — Examine bien ton cœur. — Il est encore temps! Puisse le souvenir du

passé ne jamais obscurcir de son ombre le bonheur de ton union!

— Jamais, s'écria Angélique dont les yeux s'humectèrent de larmes; jamais je n'oublierai Maurice. Jamais je n'aimerai comme je l'ai aimé! Le sentiment que je ressens pour le comte est tout différent! Je ne sais comment il a su gagner mon âme! Non, je ne l'aime pas, je ne puis l'aimer comme j'aimais Maurice; mais j'éprouve comme si je ne pouvais pas vivre sans le comte, comme si je ne pouvais penser, sentir que par lui! Un esprit invisible me dit sans relâche que je dois devenir sa femme, que sans lui il n'est plus d'existence pour moi. — J'obéis à cette voix qui semble la parole mystérieuse du destin....

Une femme de chambre entra pour annoncer qu'on n'avait pas encore trouvé Marguerite qui avait disparu

depuis le matin; mais que le jardinier avait apporté un billet qu'il tenait d'elle, et qu'elle l'avait chargé de remettre à la baronne, lorsqu'il aurait achevé de porter ses fleurs au château.

Dans ce billet que la baronne ouvrit aussitôt, se trouvaient ces mots:

« Vous ne me reverrez jamais. — Un sort fatal me chasse de votre maison. Je vous en supplie, vous qui m'avez tenu lieu de mère, de ne pas me faire poursuivre. La seconde tentative que je ferais pour me donner la mort, serait plus heureuse que la première. — Puisse Angélique savourer à longs traits son bonheur dont la pensée déchire mon âme. Adieu, soyez heureuse. — Oubliez la malheureuse

» MARGUERITE. »

— Cette folle a-t-elle juré de troubler toujours notre repos! s'écria la ba-

ronne irritée, viendra-t-elle toujours se placer en ennemie, entre toi et l'époux que tu choisiras? — Qu'elle s'éloigne, qu'elle se retire où elle voudra, cette fille ingrate que j'ai traitée comme ma propre enfant; je ne veux plus me tourmenter à cause d'elle!

Angélique éclata en plaintes et en regrets, et pleura une sœur perdue; mais sa mère la pria sévèrement de ne pas troubler ce moment solennel par le souvenir d'une insensée. La société s'était réunie dans le salon; l'heure de se rendre à la chapelle où un prêtre catholique devait unir les époux, venait de sonner. Le colonel conduisait la fiancée, et chacun se récriait sur sa beauté ravissante que rehaussait encore la simplicité de sa toilette; on attendait le comte. Un quart d'heure s'écoula, et il ne parut point. Le colonel alla le chercher dans son appartement.

Il y trouva le valet de chambre qui lui dit que son maître, s'était complètement habillé, et que se trouvant subitement indisposé, il était descendu dans le parc pour respirer plus librement. Il avait défendu à ses gens de le suivre.

Cette démarche du comte agita le colonel; son cœur battit avec force; il ne put se rendre compte de l'inquiétude qu'il éprouvait.

Il fit dire à ses hôtes que le colonel allait paraître à l'instant ; en même temps, il fit prier un médecin célèbre qui se trouvait dans la société, de se rendre auprès de lui, et ils descendirent ensemble dans le parc, suivis du valet de chambre, pour chercher le comte. En sortant d'une grande allée, ils se dirigèrent vers un massif où le comte avait coutume d'aller s'asseoir. Ils le virent assis sur un banc de gazon au pied d'un platane, la poitrine couverte

de ses ordres étincelans, et les mains jointes. Il était appuyé contre le tronc de l'arbre, et les regardait fixement, l'œil immobile. Ils tressaillirent à cette horrible vue, car les yeux brillans du comte avaient perdu tout leur feu.

— Comte Aldini ! que vous est-il arrivé ? s'écria le colonel; mais point de réponse, point de mouvement, pas le plus léger souffle! Le médecin s'élança vers lui, ouvrit son habit, dénoua sa cravatte, lui frotta le front; puis se tournant vers le colonel : — Tout secours est inutile. Il est mort. Il vient d'être frappé d'apoplexie. — Le colonel rassemblant tout son courage, le pria de garder le silence sur cet événement. — Nous tuerons Angélique sur l'heure, si nous n'agissons prudemment, lui dit-il. Aussitôt, il emporta lui-même le corps dans un pavillon voisin, le laissa sous la garde du valet de chambre, et

revint au château avec le médecin. En chemin il changea vingt fois de résolution, il ne savait s'il devait cacher cet événement à la pauvre Angélique, ou se hasarder à tout lui dire avec calme.

En entrant dans la salle, il y trouva tout en désordre. Au milieu d'une conversation tranquille, les yeux d'Angélique s'étaient fermés tout-à-coup, et elle était tombée évanouie. Elle était étendue sur un sopha dans la chambre voisine. Non pas défaite, ni pâle, mais les couleurs de ses joues étaient plus vermeilles, un charme inexprimable, une sorte d'extase céleste était répandue sur ses traits. — Le médecin, après l'avoir long-temps contemplée avec étonnement, assura qu'elle ne courait pas le moindre danger, et que Melle de Grenville se trouvait plongée d'une manière inconcevable, il est vrai, dans un sommeil magnétique. Il n'osait

prendre sur lui de l'arracher à ce sommeil; mais elle ne devait pas tarder à se réveiller d'elle-même.

Pendant ce temps, on se parlait d'un air mystérieux dans l'assemblée. La mort du comte s'était répandue on ne savait comment; chacun s'éloigna en silence; seulement d'instant en instant, on entendait rouler une voiture qui partait.

La baronne penchée sur sa fille, aspirait chaque trait de son haleine. Angélique murmurait des paroles que personne ne pouvait comprendre. Le médecin ne souffrit pas qu'on la déshabillât, il ne permit pas même qu'on la délivrât de ses gants; le moindre attouchement pouvait lui devenir funeste.

Tout-à-coup, Angélique ouvrit les yeux, se releva, et s'écria d'une voix retentissante: Il est là. — Il est là! Puis,

elle s'élança vers la porte du salon qu'elle ouvrit avec violence, traversa les anti-chambres, et franchit les degrés avec une rapidité sans égale.

— Elle a perdu l'esprit ! O Dieu du ciel, elle a perdu l'esprit ! s'écria sa mère.

— Non, non, rassurez-vous, dit le médecin ; ce n'est point de la folie ; mais il se passe quelque chose d'extraordinaire. Et il s'élança sur les pas de la jeune fille.

Il vit Angélique passer comme un trait la porte du château et courir sur la route, les bras étendus ; son riche voile de dentelle et ses cheveux, qui s'étaient détachés, flottaient au gré du vent.

Un cavalier accourut au-devant d'elle, se jeta à bas de son cheval et s'élança dans ses bras. Deux autres ca-

valiers qui le suivaient, s'arrêtèrent également et mirent pied à terre.

Le colonel, qui avait suivi en toute hâte le médecin, s'arrêta devant ce groupe dans un muet étonnement, et se frappa le front comme pour retenir ses pensées prêtes à l'abandonner.

C'était Maurice qui pressait avec ardeur Angélique sur son sein; auprès de lui étaient Dagobert et un jeune homme en uniforme de général russe.

— Non! non! s'écria plusieurs fois Angélique en serrant convulsivement son bien-aimé dans ses bras, non, jamais je n'ai été infidèle, mon tendre, mon loyal Maurice! — Ah! je le sais! disait Maurice, je le sais, mon ange! C'est un démon qui t'a entourée de ses pièges infernaux!

Et il emporta plutôt qu'il ne conduisit Angélique vers le château, tandis que les autres les suivaient en silence.

Ce ne fut qu'à la porte de sa demeure que le colonel retrouva la force de parler. Il regarda autour de lui d'un air étonné, et s'écria : Quelles sont donc toutes ces apparitions?

— Tout s'éclaircira, répondit Dagobert; et il présenta au colonel l'étranger comme le général russe Bogislav Sohilow, ami intime du major.

Arrivé dans le château, Maurice, sans faire attention à l'effroi de la baronne, demanda d'un ton brusque : Où est le comte Aldini?

— Chez les morts! répondit le colonel d'une voix sourde. Il a été frappé d'apoplexie, il y a une heure.

Angélique trembla de tous ses membres.

— Oui, dit-elle, je le savais. Au moment où il mourut je ressentis une commotion comme si un cristal se brisait en moi; j'éprouvai un état singu-

lier, et sans doute mon rêve me revint, car lorsque je me réveillai, les yeux terribles n'avaient plus de puissance sur moi; j'étais dégagée de tous les liens de feu qui m'avaient environnée! — J'étais libre! — Je vis Maurice! — Il venait! — Je courus au-devant de lui! A ces mots, elle s'attacha tendrement à son bien-aimé, comme si elle eût craint de le perdre encore.

— Dieu soit béni! dit la baronne en levant les yeux au ciel; je sens diminuer le poids qui oppressait mon cœur; je suis délivrée de l'inquiétude mortelle qui s'était emparée de moi depuis qu'Angélique devait donner sa main au comte!

Le général Sohilow demanda à voir le cadavre. On le conduisit au pavillon. Lorsqu'on découvrit le drap qu'on avait étendu sur le corps, le général recula tout-à-coup, et s'écria d'une voix trou-

blée : C'est lui! — Par le Dieu du ciel, c'est lui!

Angélique était tombée profondément endormie dans les bras du major. On la transporta dans sa chambre. Le médecin prétendit que ce sommeil était bienfaisant, et calmerait l'agitation violente de ses esprits, qui la menaçait d'une maladie grave.

Nul des conviés ne restait au château. —Il est temps enfin, dit le colonel, de découvrir ces terribles mystères. Dis-nous, Maurice, quel ange sauveur t'a rappelé à la vie.

— « Vous savez, dit Maurice, par quelle trahison je fus attaqué dans un village près des frontières. Frappé par un coup de faulx, je tombai de cheval entièrement privé de mes sens. J'ignore combien de temps je restai dans cette situation. Dans un demi-réveil, et l'esprit encore voilé par la douleur,

j'éprouvai la sensation qu'on ressent en voyageant en voiture. Il était nuit sombre. Plusieurs voix chuchottaient auprès de moi; c'était la langue française dont on se servait. Ainsi j'étais dans les mains de l'ennemi! — Cette pensée s'offrit à moi entourée de terreurs, et je retombai dans mon évanouissement. Alors suivit un état qui ne m'a laissé d'autre souvenir que des douleurs violentes, dont ma tête était atteinte. Un matin, je me réveillai l'esprit parfaitement libre. Je me trouvai dans un lit élégant, presque somptueux, tendu de rideaux de soie, ornés de franges et de glands massifs. La chambre, vaste et élevée, était couverte de tapis, et remplie de meubles lourdement dorés, à l'antique mode française. Un inconnu me regardait presque courbé sur moi, et s'élança vers un cordon de sonnette, qu'il tira fortement. Peu de

minutes après, la porte s'ouvrit, et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était âgé, il portait un habit brodé et la croix de Saint-Louis à sa boutonnière. Le plus jeune s'approcha de moi, tâta mon pouls, et dit à l'autre : Tout danger est passé! il est sauvé!

» Le plus vieux s'annonça alors à moi comme le chevalier de Tressan, dans le château duquel je me trouvais. Il était en voyage, me dit-il, et il passait par le village où j'avais été attaqué au moment où les paysans se disposaient à me piller. Il parvint à me délivrer de leurs mains. Alors il me fit transporter dans sa voiture, et reprit avec moi le chemin de son château, qui était éloigné de toute communication avec les routes militaires. Là il m'avait fait soigner des blessures que j'avais reçues à la tête par son chirurgien, homme fort habile. Il conclut en me disant qu'il

aimait ma nation, qui l'avait bien accueilli dans les temps calamiteux de la révolution, et qu'il se réjouissait de pouvoir m'être utile. Tout ce qui pouvait me soulager ou me plaire dans son château était à mon service, et il ne souffrirait pas que je le quittasse avant que d'être parfaitement rétabli. Il déplorait, au reste, l'impossibilité où il se trouvait de faire connaître à mes amis le lieu de mon séjour.

» Le chevalier était veuf, ses fils absens; ainsi je me trouvai seul avec lui, le chirurgien, et les nombreux domestiques du château. Ma santé se rétablissait doucement, et le chevalier faisait tous ses efforts pour me rendre agréable le séjour de sa terre. Sa conversation était spirituelle, et ses vues plus profondes qu'elles ne le sont d'ordinaire chez sa nation. Il parlait d'arts, de sciences; mais, autant qu'il le pou-

vait, il s'abstenait de faire mention des événemens du temps. Ai-je besoin de dire que mon Angélique était mon unique pensée, et que ma plus vive douleur était de la savoir affligée de ma mort! — Je tourmentais sans relâche le chevalier pour qu'il fît parvenir mes lettres au quartier-général. Il s'excusa en me disant qu'il ne savait dans quelle direction se dirigeaient alors nos armées; et il me consola en m'assurant que dès que je serais guéri, il m'aiderait à retourner dans ma patrie. D'après ses discours, je dus conclure que la guerre avait recommencé avec plus d'acharnement, et que les armes avaient été défavorables aux alliés, ce qu'il me taisait par délicatesse.

» Mais je n'ai besoin que de retracer quelques circonstances isolées pour justifier les singuliers soupçons que Dagobert a conçus.

» J'étais déjà à peu près délivré de la fièvre, lorsqu'une nuit, je tombai dans un état de rêverie incroyable, dont le souvenir, bien que confus, me fait encore frémir. Je vis Angélique, mais c'était comme si son corps n'eût été qu'une vapeur tremblottante, que je m'efforçais vainement de saisir. Une autre créature se glissait entre elle et moi, s'appuyait sur ma poitrine, y plongeait la main pour s'emparer de mon cœur; et au milieu des douleurs les plus affreuses, je me sentais saisir d'une volupté infinie. — Le lendemain matin, mon premier regard tomba sur un portrait qui était suspendu au pied de mon lit, et que je n'avais jamais remarqué. Je fus effrayé du fond de mon âme, car c'était Marguerite dont les yeux noirs et animés étaient fixés sur moi. Je demandai au domestique d'où venait ce portrait et qui il représentait.

Il me dit que c'était celui de la nièce du chevalier, la marquise de Tressan; que ce portrait avait toujours été là, et que je ne l'avais remarqué ce matin-là que parce qu'on avait enlevé la veille toute la poussière qui le couvrait. Le chevalier confirma cette réponse du domestique. Depuis, chaque fois que je voulais rêver à Angélique, Marguerite s'offrait devant moi. J'étais en quelque sorte étranger à mes propres sensations, une puissance extérieure disposait de mes pensées, et, dans le délire que me causait cette lutte, il me semblait que je ne pouvais me débarrasser de Marguerite. Je n'oublierai jamais les angoisses de cette cruelle situation.

» Un matin, j'étais étendu sur un sopha près de la fenêtre, me ranimant aux douces exhalaisons que m'envoyait la brise matinale, lorsque j'entendis au

loin les éclats de la trompette. — Aussitôt, je reconnais la joyeuse fanfare de la cavalerie russe; mon cœur bondit de joie, il me semble que chaque son de cet air m'apporte les paroles consolantes de mes amis, qu'ils viennent me tendre la main, me relever du cercueil où une puissance ennemie m'avait renfermé! — Quelques cavaliers accourent avec la rapidité de l'éclair. Je les regarde. — Bogislav! mon Bogislav! m'écrié-je dans l'excès de mon ravissement. Le chevalier entre dans ma chambre pâle et troublé; il m'annonce qu'on lui envoie inopinément des soldats à loger; il prononce quelques mots d'excuse; moi, sans l'écouter, je m'élance au bas des marches, et je cours tomber dans les bras de Bogislav!

» A mon grand étonnement, j'apprends alors que la paix est conclue depuis long-temps, et que la plupart

des troupes est en pleine retraite; toutes choses que le chevalier m'avait cachées, tandis qu'il me retenait comme un prisonnier dans son château. Personne de nous ne pouvait deviner les motifs de cette conduite, mais chacun soupçonnait une menée sourde et déloyale. Dès ce moment, le chevalier ne fut plus le même ; il se montra constamment grondeur, tracassier, et lorsque je le remerciais avec chaleur de m'avoir sauvé la vie, il ne me répondait que par un sourire rusé et ironique.

» Après vingt-quatre heures de halte, Bogislav se mit en route, et je laissai avec joie le vieux château derrière moi. — Maintenant, Dagobert, c'est à toi de parler.

— »Qui pourrait douter de la force des préssentimens que nous renfermons dans notre âme? dit Dagobert. Pour moi, je n'ai jamais cru à la mort

de mon ami. L'esprit qui nous révèle la destinée dans nos rêves, me disait que Maurice vivait et qu'il était retenu loin de nous par des liens merveilleux. Le mariage d'Angélique avec le comte déchirait mon cœur. — Lorsque je vins ici, il y a quelque temps, lorsque je trouvai Angélique dans une disposition d'esprit qui, je l'avoue, me causa de l'horreur parceque j'y voyais l'effet d'une puissance surnaturelle, je formai la résolution de faire un pèlerinage en pays étranger pour chercher mon Maurice. Je ne vous parlerai pas du bonheur, du ravissement que j'éprouvai en retrouvant sur les bords du Rhin, Maurice qui revenait en Allemagne avec le général Sohilow.

» Tous les tourmens de l'enfer s'emparèrent de lui en apprenant le mariage d'Angélique et du comte. Mais toutes ses malédictions, toutes ses plaintes cessèrent lorsque je lui fis part de

certains soupçons que je nourrissais, et lorsque je l'assurai qu'il était en mon pouvoir de détruire toutes les intrigues du comte. Le général Sohilow tressaillit en entendant prononcer le nom du comte, et lorsque je lui eus eu décrit sa tournure, son langage et ses traits, il s'écria : Sans nul doute, c'est lui! C'est lui-même!

— Apprenez, dit le général en interrompant Dagobert, apprenez qu'il y a plusieurs années, ce comte Aldini m'a enlevé à Naples, par un art infernal qu'il possède, une femme que j'adorais. Au moment où je plongeai mon épée dans le corps de ce traître, ma fiancée fut séparée de moi pour jamais. Je fus forcé de m'enfuir, et le comte guéri de sa blessure, parvint à obtenir sa main. Mais le jour de leur mariage, elle fut atteinte d'une crise nerveuse dans laquelle elle succomba!

— Ciel! s'écria la baronne, un sort semblable attendait cette enfant! — Et cette terrible apparition dont nous parlait Maurice le soir où le comte vint pour la première fois nous surprendre et nous causer tant d'effroi!

— Je vous disais dans ce récit, dit Maurice, que la porte s'était ouverte avec fracas; il me sembla qu'une figure vague et incertaine traversait la chambre. Bogislav était près d'expirer d'effroi. Je parvins difficilement à le rappeler à lui-même; enfin il me tendit douloureusement la main et me dit : Demain, toutes mes souffrances seront terminées! — Sa prédiction se réalisa, mais d'une autre manière qu'il l'avait pensé. Le lendemain, dans le plus épais de la mêlée, il fut atteint à la poitrine, d'un coup de biscayen qui le renversa de son cheval. La balle avait frappé sur son sein le portrait de la

belle infidèle, et l'avait brisé en mille pièces. Il fut ainsi préservé d'une blessure mortelle, et ne reçut qu'une contusion dont il guérit facilement. Depuis ce temps mon ami Bogislav a recouvré le calme de son cœur.

— Rien n'est plus vrai, dit le général, et le souvenir de la bien-aimée que j'ai perdue ne me cause plus qu'une mélancolie à laquelle je trouve des charmes. — Mais laissons notre ami Dagobert terminer son histoire.

— « Nous nous remîmes tous trois en route, dit Dagobert. Ce matin, au point du jour, nous arrivâmes dans la petite ville de P.***, située à six milles d'ici. Nous comptions y rester quelques heures, et repartir. Tout-à-coup, je crus voir Marguerite s'élancer d'une chambre de l'auberge où nous étions, et accourir vers nous. C'était elle, pâle et les yeux égarés ! Elle tomba aux genoux du

major, les embrassa en s'accusant des crimes les plus noirs, jura qu'elle avait mille fois mérité la mort, et le supplia de l'égorger sur l'heure. Maurice la repoussa avec horreur, et s'échappa. »

— Oui! s'écria le major, en voyant Marguerite à mes pieds toutes les souffrances que j'avais éprouvées dans le château s'emparèrent encore de moi, et j'éprouvai une fureur que je n'avais jamais ressentie. J'étais sur le point de plonger mon épée dans le sein de Marguerite, lorsque, rassemblant toutes mes forces, je parvins à m'enfuir.

— « Pour moi, reprit Dagobert, je relevai Marguerite, et je la portai dans sa chambre. Bientôt je parvins à la calmer, et j'appris, par ses discours entrecoupés, ce que j'avais soupçonné. Elle me donna une lettre qu'elle avait

reçue la veille, à minuit, du comte Aldini. La voici. »

Dagobert tira une lettre de sa poche et lut ce qui suit :

« Fuyez, Marguerite ! tout est perdu !
» L'homme odieux approche ! Toute ma
» science ne peut rien contre le destin,
» qui m'entraîne au moment de réussir.
» — Marguerite, je vous ai initiée dans
» des mystères dont la connaissance eût
» anéanti une femme ordinaire ; mais
» votre esprit robuste, votre intelli-
» gence élevée, ont fait de vous un digne
» sujet. Vous m'avez bien assisté. Par
» vous, j'ai dominé l'âme d'Angélique.
» Pour vous en récompenser, j'ai voulu
» assurer le bonheur de votre vie ; mais
» toutes mes opérations ont été vaines.
» Fuyez ! fuyez pour éviter votre perte !
» Pour moi, je le sens, le moment qui
» approche me donnera à la mort. Dès
» que ce moment viendra, j'irai sous

» l'arbre à l'ombre duquel nous avons
» si souvent parlé de cette science mys-
» térieuse. — Marguerite, renoncez à
» ces secrets! La nature est une mère
» cruelle, elle tourne ses forces contre
» ses enfans audacieux qui cherchent
» à soulever ses voiles. — Je tuai jadis
» une femme au moment où j'allais me
» plonger avec elle dans les délices de
» l'amour. Et cependant, insensé que
» j'étais, j'espérais encore faire servir
» ma science impuissante à me procurer
» le bonheur! — Adieu, Marguerite!
» Retournez dans votre patrie; le che-
» valier de Tressan aura soin de vous.
» Adieu! »

Un long silence suivit la lecture de cette lettre.

— Il faut donc, dit à voix basse la baronne, que je croie à des choses contre lesquelles mon cœur s'est toujours révolté. Mais comment Angélique

a-t-elle pu oublier si promptement Maurice? Je me souviens qu'elle était plongée dans une exaltation continuelle, et que son penchant pour le comte se déclara d'une façon singulière. Elle m'avoua que chaque nuit elle rêvait du comte, et que ces rêves lui procuraient de douces extases.

— Marguerite m'a avoué qu'elle murmurait chaque nuit le nom du comte à l'oreille d'Angélique, reprit Dagobert, et que le comte lui-même s'avançait quelquefois vers la porte, et y demeurait quelques instans les yeux fixés sur votre fille endormie, et les bras étendus vers elle. — Mais sa lettre n'a pas besoin de commentaire. Il est certain que le comte exerçait une grande puissance magnétique, et qu'il l'employait à captiver les forces psychiques. Il était en relation avec le chevalier de Tressan, et il appartenait à cette école

qui compte beaucoup d'adeptes en France et en Italie, et dont le vieux Puységur était le chef. Je pourrais pénétrer plus avant dans ces moyens mystérieux, et je pourrais vous expliquer tout ce qui vous paraît surnaturel dans l'influence qu'exerçait le comte.—Mais laissons cela pour aujourd'hui.

— Oh! pour toujours, s'écria la baronne. Plus rien de ce monde sinistre où règne l'épouvante! Grâces soient rendues au ciel de nous avoir délivrés de cet hôte terrible.

Le lendemain, on revint à la ville. Le colonel et Dagobert restèrent seuls pour veiller à la sépulture du comte.

Depuis long-temps Angélique était l'heureuse femme du major. Un soir, par un temps orageux de novembre, toute la famille était rassemblée auprès du feu avec Dagobert, dans le même salon où le comte Aldini avait fait son

apparition en manière de spectre. Comme alors, les voix mystérieuses des esprits, que l'ouragan et les vents avaient réveillés, sifflaient et mugissaient sur les toits.

— Vous rappelez-vous..... dit la baronne, les yeux étincelans, vous souvenez-vous encore....

— Surtout point d'histoires de spectres! s'écria le colonel.

Mais Angélique et Maurice ne purent s'empêcher de dire ce qu'ils avaient ressenti ce soir-là, comme ils s'étaient déjà aimés au-delà de toute expression; et ils se plurent à rappeler les plus petites circonstances qui s'étaient alors passées.

— N'est-ce pas, Maurice, dit Angélique, ces récits ne t'effraient pas? Ne te semble-t-il pas, comme à moi, que la voix merveilleuse des vents ne nous parle plus que de notre amour?

— Oui, sans doute, s'écria Dagobert.

Et la machine à thé même, avec ses sifflemens, ne me semble plus renfermer que des petits esprits domestiques qui fredonnent une chanson de berceau.

Angélique cacha sa figure, couverte de rougeur, dans le sein de l'heureux Maurice.

FIN DU DERNIER VOLUME.

Hoffmann portait les prénoms de *Ernest Théodore Guillaume*, et non pas *Amédée*, comme l'ont nommé des biographes. Un de ses amis lui demandait un jour pourquoi son nom était précédé, sur le titre de ses ouvrages, des initiales E. T. A. au lieu de E. T. G. Il lui répondit que cette faute d'impression avait été commise sur son premier livre, et comme sa monnaie littéraire se trouvait ainsi frappée à ce chiffre dès sa première émission, il n'avait pas jugé à propos de la changer. Nous avons scrupuleusement imité son insouciance à cet égard.

TABLE

DES

CONTES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

TOME I.

FIN DE LA TABLE.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01529843 5